

## BRÈVE HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870

EN quelques mois, pour l'Allemagne, l'œuvre rêvée par les poètes et les patriotes et préparée par les politiques, est achevée par la victoire ; l'Allemagne est une ; elle est forte, elle est grande. En quelques mois, pour la France, la force militaire brisée, et, avec elle, la puissance politique entre les nations.

Pour l'Allemagne, l'ère nouvelle, l'espérance indéfinie ; pour la France, l'incertitude d'une destinée à refaire ; tels sont les événements de l'année 1870, et la grande leçon qu'ils donnent, à savoir ce qu'il en coûte à un pays de n'être point prêt à la guerre.

La guerre de 1870, tous les Français doivent la savoir, puisqu'elle a changé la condition de la France. Les fautes commises, soit dans la politique, soit dans la guerre, tous les Français doivent les connaître, s'ils veulent n'y retomber jamais, c'est-à-dire ne point se remettre en un péril qui pourrait être le péril de mort. Et, dans l'histoire de la guerre, ils doivent chercher la réponse à cette question : « Le désastre, qui fut terrible, est-il désespérant ? »

Je suis particulièrement heureux de présenter au public cette brève histoire de la terrible guerre. Le lecteur y trouvera d'abord les causes politiques, c'est-à-dire les fautes très graves commises par notre gouvernement, et la preuve que la Prusse attendait la guerre, l'espérait, la voulait, la voulait. Puis il pourra comparer, avant l'action, l'armée française et l'armée allemande, et, par avance, comprendre la fatale issue. Enfin viendra le récit des événements, le pourquoi des rencontres, l'enchaînement des faits, et, sur les principaux champs de bataille, l'aspect des choses, les phases tragiques de la bataille.

Si je n'étais gêné pour louer l'auteur et l'auteur, je dirais que ce récit est bref sans être incomplet, précis sans être détaillé, clair sans être long. Qui aura su lire ce livre attentivement, dans le texte et dans les cartes, saura l'essentiel de ce qu'un Français doit apprendre sur la guerre de 1870.

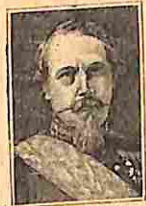
Et, à la question : « Le désastre est-il désespérant ? » il répondra :

- « Non, car, parmi ces journées malheureuses, il en est de très glorieuses ;
- « Non, car la vaillance des officiers et des soldats fut toujours grande et souvent héroïque ;
- « Non, car les causes et circonstances de ces événements ne se reproduiront plus ; la France ne sera plus surprise ; elle n'engagera plus la lutte dans d'aussi déplorables conditions ;
- « Non, car la France donne à l'armée tous ses enfants et son or sans marchander ;
- « Non, car l'armée depuis trente ans travaille, d'un effort continu, à réparer le passé, à préparer l'avenir. »

Et c'est ainsi que l'étude d'une des plus malheureuses périodes de notre histoire, et la comparaison de notre état d'alors avec notre état d'aujourd'hui mêleront au souvenir amer de la défaite le réconfort de l'espérance.

ERNEST LAVISSE,  
de l'Académie Française.

## LES ORIGINES DE LA GUERRE.



NAPOLEON III.

(D'après Flaudrin, autrefois au musée du Luxembourg.)

De Iéna à Sadowa. — La Prusse fut écrasée par Napoléon I<sup>er</sup>, en 1806, à Iéna ; alors, a dit Henri Heine, « Napoléon n'avait qu'à siffler pour que la Prusse n'existât plus ».

La Prusse se mit tout de suite à l'œuvre pour réparer les désastres subis et venger l'honneur de ses armes.

Dès 1813, le service militaire obligatoire est établi chez elle ; dans un État que l'armée avait créé, défendu et illustré, on parvint sans peine à faire de chaque homme un soldat. En 1814, l'armée prussienne comptait déjà 250 000 hommes et 400 pièces de canon. En 1815, ses clairons sonnaient la déroute de l'armée française à Waterloo.

A ce moment, celui qui devait s'appeler tard Guillaume I<sup>er</sup>, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, était officier dans l'armée prussienne. Si jeune qu'il fût (il avait dix-sept ans), il savoura la revanche. Il était dans le cortège des princes qui entrèrent à Paris triomphalement.

Vivant toujours au milieu de son armée qu'il adorait, le prince Guillaume en vit le défaut principal, l'insuffisance de la durée de service et des effectifs, et il conçut un plan de réforme qui allait doubler les forces militaires de la Prusse.

Devenu roi, il l'exécuta en dépit de son parlement, au péril de sa couronne et de sa vie.

Les progrès de l'armée prussienne ne furent pas ignorés en France, mais les campagnes heureuses de Crimée et d'Italie détournèrent l'attention de ce qui se passait chez nos voisins de l'Est ; le succès nous donna confiance dans la force de notre armée, les craintes s'affaiblirent, le danger parut moins pressant et les relations entre les deux pays devinrent des relations de bon voisinage, du moins en apparence.

Habilement conseillée par M. de Bismarck, la Prusse met à profit cette trêve pour obtenir sinon l'alliance, du moins la neutralité de la France, dans l'exécution de ses projets, dont les principaux sont : l'extension de son territoire, l'abaissement de l'Autriche, la fondation de l'empire allemand.

Dès 1866 commence la réalisation de ces projets ; la Prusse écrase l'Autriche à Sadowa ; elle s'annexe le Hanovre, la Hesse électorale, le Nassau, Francfort, le Sleswig-Holstein.

Ensuite, travaillant à l'unité allemande, la Prusse organise la Confédération de l'Allemagne du Nord et impose des traités d'alliance offensive et défensive aux États de l'Allemagne du Sud, le



GUILLAUME I<sup>er</sup>.

Cl. Laxcher et Petsch, Berlin.



M. LE BŒUF.

Wurtemberg, la Bavière, le duché de Bade.

Plus tard, en 1869, toutes les troupes de la Confédération du Nord sont à la disposition de la Prusse, et les États du Sud ont une organisation militaire conforme à la sienne. États du Nord, États du Sud, tous sont prêts à s'unir sous le commandement du roi Guillaume, pour la défense de la patrie commune.

Alors la Prusse cherche à mettre à profit la

force acquise. La victoire confirmera sa toute-puissance à l'abri de laquelle viendront se grouper tous les États allemands. Elle veut la guerre.

Le plan de campagne est prêt, minutieusement établi par le chef de l'État-Major, le général de Moltke; l'armée, organisée et dressée sous l'œil vigilant du roi Guillaume, a été bien pourvue en canons, en fusils, en matériel de campagne de toute sorte, par le général de Roon, ministre de la guerre.

On n'attend plus qu'une occasion pour tirer l'épée: M. de Bismarck la fournira.

## L'Incident Hohenzollern.

EN 1869, un prince prussien, Léopold de Hohenzollern, avait été sollicité d'accepter la couronne d'Espagne; le gouvernement français intervint rapidement, l'affaire n'eut aucune suite et ne s'ébruita pas. Mais la Prusse connaissait ainsi le sentiment de la France, et savait qu'elle pourrait soulever un conflit entre les deux nations si la candidature de Hohenzollern se posait de nouveau.

Elle le fit naître au moment qui lui parut opportun.

Au commencement du mois de Juillet 1870, on apprit que le prince Léopold avait, cette fois, accepté la couronne d'Espagne, avec l'approbation du roi de Prusse.

Le 6 Juillet, le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères de France, confirma cette nouvelle au Corps législatif en ajoutant:

« Nous ne croyons pas que le respect des droits d'un peuple voisin nous oblige à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France. S'il en était autrement, forts de votre appui, messieurs, et de celui de la nation, nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse. »

Cette déclaration imprudente surexcitait les esprits et rendait difficile la situation de notre ambassadeur en Prusse.

**L'Ambassadeur français à Ems.** — Le lendemain, le gouvernement français donnait au comte Benedetti, ambassadeur de France à Berlin, l'ordre de se rendre à Ems où se trouvait le roi Guillaume avec mission de lui demander qu'il conseillât au prince de Hohenzollern de renoncer à sa candidature.

Le 8 Juillet, l'ambassadeur était à Ems.

Dans l'audience qu'il lui accorda le lendemain de son arrivée, le roi lui répondit qu'il n'était pas intervenu dans les négociations qui avaient été poursuivies exclusivement entre le gouvernement espagnol et les princes de Hohenzollern, qu'il s'était borné à déclarer au prince Léopold et au prince Antoine son père, quand ils sollicitèrent son agrément, qu'il ne croyait pas pouvoir le leur refuser. « Je viens, ajouta-t-il, de les interpellés sur leurs intentions actuelles et j'attendrai d'en être instruit pour vous faire connaître les résolutions qui pourront être adoptées. » Il lui donna en

même temps l'assurance que si le prince Léopold se montrait disposé à retirer son acceptation, il s'empresserait d'approuver cette résolution.

Le comte Benedetti, qui a donné tous les détails de cette entrevue dans le récit, qu'il publia, de sa « mission à Ems », conclut « que le roi se proposait de combiner les choses de façon à pouvoir prétendre que le prince Léopold était revenu spontanément sur sa candidature; il éviterait ainsi de faire lui-même personnellement une concession propre à nuire à son prestige et à blesser le sentiment public en Allemagne ».

Le 11 Juillet, nouvelle démarche de l'ambassadeur; le roi persiste à déclarer qu'il ne peut ni ne veut prendre sur lui de donner au prince de Hohenzollern l'ordre de retirer la parole qu'il a donnée au gouvernement espagnol; il ajoute cependant « qu'il croyait recevoir le soir ou le lendemain une communication du prince Léopold, et qu'il s'empresserait de donner à l'ambassadeur une réponse définitive ».

**Les Complications.** — Tandis que les négociations étaient pendantes,

arriva le 12 à l'ambassade d'Espagne, à Paris, une dépêche du prince Antoine de Hohenzollern annonçant que son fils avait retiré sa candidature.

Cet avis, qui venait par une voie indirecte, sous le couvert d'un agent diplomatique étranger, permit de croire que le roi Guillaume voulait se dérober, et on vit dans un pareil procédé une nouvelle offense qui irrita les esprits.

C'était le devoir du gouvernement de l'Empereur Napoléon III, de les apaiser en annonçant que des négociations officielles étaient engagées et que tout laissait espérer qu'elles aboutiraient heureusement et à bref délai. Il n'ignorait pas que la Prusse disposait d'une organisation militaire complète, d'effectifs très supérieurs aux nôtres; les circonstances exigeaient donc une politique prudente, ferme, mais sans bravade; il fallait éviter le piège qu'on nous tendait et attendre des temps meilleurs.

Le gouvernement ne pensa pas ainsi, et le 13 Juillet il

Cl. Lascher et Petsch, Berlin.



DE MOLTKE.



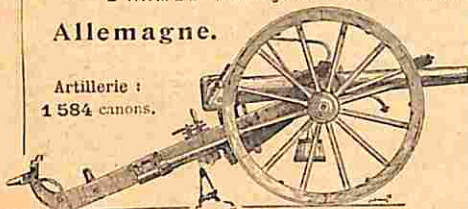
BISMARCK.



DE ROON.

## Allemagne.

Artillerie :  
1 584 canons.



## France.

Artillerie :  
912 canons.



## Forces respectives

INFANTERIE. —  
bat. de Chass. de la  
de Chass.; Saxe;  
Chass. Hesse, rég.,  
Mecklém.-  
bat. de Chass.;  
Brunswick,  
1 rég.; Saxe-  
Saxe-Cobourg

Infanterie :  
500 000  
hommes.



## tives fournies par les confédérés.

Prusse, 8 rég. de la Garde, 1  
Garde, 88 rég. d'Inf., 11 bat.  
9 rég., 2 bat. de  
bourg, 2 rég., 1  
Oldenbourg, 1 r.;  
rég.; Anhalt,  
Weimar, 1 rég.;  
Gotha et Saxe-  
Meiningen, 1  
rég.; Saxe-  
Allenbourg et  
Reuss, 1 rég.;  
Etats du  
Sud. — Wur-  
temberg, Gd.  
Duché de Bade:  
14 rég. d'Inf. et 15  
bat. de Chasseurs.

Cavalerie :  
57 000  
hommes.



## INFANTERIE FRANÇAISE.

Garde impériale : 1 bataillon de Chas-  
seurs, 3 régiments de Grenadiers, 4 régiments  
de Voltigeurs, 1 régiment de Zouaves.

100 régiments d'Infanterie de ligne.

20 ba-  
tailons de  
Chasseurs.

Infanterie :  
250 000 hommes.

Armée  
d'Algérie :  
3 régiments  
de Zouaves,  
3 régiments  
de Tirail-  
leurs, 1 ré-  
giment  
Etranger,  
3 bataillons  
d'Infanterie  
légère d'A-  
frique.

0 0 0

Cavalerie :  
30 000  
hommes.



Dans les Dépôts : 160 000 hommes.



Armée de seconde Ligne : 160 000 hommes.

Dans les  
dépôts :  
75 000  
hommes.



D'APRÈS le projet formé  
par le maréchal Niel en  
1868, nous pouvions avoir,  
au bout de 10 ans, 400 000  
hommes exercés. Si ce pro-  
jet avait reçu un commence-  
ment d'exécution, nous au-  
rions déjà eu en 1870 entre

Armée  
de  
seconde  
Ligne.

Néant.

Fig. 1209 à 1217.

Effectifs comparés des Forces Françaises et Allemandes le Jour de la Déclaration de Guerre.

faisait demander par le comte Benedetti, au roi de Prusse, non seulement de s'associer à la renonciation du prince de Hohenzollern, mais encore de donner l'assurance qu'il n'autoriserait pas de nouveau cette candidature si elle venait à se reproduire.

Le roi refusa d'accorder aucune garantie pour l'avenir, mais il annonça que le prince de Hohenzollern renonçait définitivement au trône d'Espagne et qu'il approuvait son désistement.

Le comte Benedetti tenta une nouvelle démarche auprès du roi, qui lui fit répondre que « s'il demandait une audience pour revenir encore une fois sur la question des garanties, cette audience ne pourrait lui être accordée » (1).

Jusqu'à-là, rien ne faisait donc prévoir une rupture immédiate; l'ambassadeur français avait pris congé du roi après avoir reçu l'assurance que le gouvernement prussien reprendrait les négociations.

**La Dépêche d'Ems.** — C'est à ce moment que M. de Bismarck entre en scène; il s'est plu, avec la jactance et le sans-gêne qui lui étaient familiers, à dévoiler lui-même à l'Europe, au mois de Novembre 1892, le rôle qu'il avait joué personnellement pour rendre la guerre inévitable.

« J'avais invité Moltke et Roon à dîner chez moi le 13 Juillet, a raconté M. de Bismarck (2), et nous parlâmes de toutes les éventualités. Nous étions encore à table quand arriva une dépêche d'Ems; elle était ainsi conçue: « La nouvelle de la renonciation du prince héritier de Hohenzollern ayant été communiquée officiellement par le gouvernement espagnol au gouvernement français, l'ambassadeur de France, à Ems, a encore adressé à Sa Majesté une demande tendant à être autorisé à télégraphier à Paris que Sa Majesté le Roi prenait à tout jamais l'engagement de refuser son assentiment dans le cas où les Hohenzollern reprendraient leur candidature. »

« Suivait un long exposé. Le sens en était que le Roi s'était rapporté à ce qu'il avait déjà dit au comte Benedetti, que Benedetti avait reçu avec gratitude cette réponse et qu'il la communiquerait à son gouvernement.

« Là-dessus Benedetti demanda à être reçu encore une fois par le Roi, ne fût-ce que pour recevoir de nouveau de la bouche de Sa Majesté la confirmation de ce qui avait été dit à la promenade.

« Puis la dépêche ajoutait: « Toutefois, Sa Majesté refusa de recevoir encore une fois l'ambassadeur français et lui fit dire, par l'adjudant de service, que Sa Majesté n'avait plus rien à communiquer à l'ambassadeur. »

« Quand j'eus donné lecture de cette dépêche, Roon et Moltke laissèrent tomber d'un même mouvement couteau et fourchette sur la table et reculèrent leurs chaises. Nous étions tous profondément abattus. Nous avions le sentiment que l'affaire se perdait dans les sables.

« Je m'adressai d'abord à Moltke et lui posai cette question: « L'instrument dont nous avons besoin pour la guerre, notre armée, est-il réellement assez bon pour que nous puissions commencer la guerre en comptant avec la plus grande probabilité sur le succès? » Moltke avait une confiance inébranlable comme un roc. « Nous n'avons jamais eu de meilleur instrument qu'en ce moment », dit-il. Roon, en qui j'avais, il est vrai, moins de confiance, confirma pleinement ce qu'avait dit Moltke.

« Eh bien, alors, continuez tranquillement à manger », dis-je à mes commensaux. Je m'assis à une petite table ronde en marbre qui était placée à côté de

(1) Le général de Caprivi, successeur de M. de Bismarck dans les fonctions de chancelier de l'empire, affirma que l'entrevue avait pris fin de cette façon, lorsqu'il rappela au Reichstag, le 24 Novembre 1892, les incidents qui ont marqué cette journée du 13. à Ems.

(2) Nouvelle Presse libre de Vienne du 20 Novembre 1892.

la table où l'on mangeait; je relus attentivement la dépêche. Je pris mon crayon et je rayai délibérément tout le passage où il était dit que Benedetti avait demandé une nouvelle audience; maintenant la dépêche avait un tout autre air. Je la lus à Moltke et à Roon, dans la nouvelle rédaction que je lui avais donnée.

« Ils s'écrièrent tous deux: « Magnifique! Cela « produit son effet! » Nous continuâmes à manger avec le meilleur appétit. »

La dépêche rédigée par M. de Bismarck était ainsi conçue:

« L'ambassadeur français a demandé à Sa Majesté le Roi, à Ems, de l'autoriser à télégraphier à Paris que Sa Majesté s'engageait pour tout l'avenir à ne jamais donner son consentement dans le cas où les Hohenzollern reviendraient sur leur candidature. Sa Majesté a refusé alors de recevoir de nouveau l'ambassadeur français et lui a fait dire qu'elle n'avait plus rien à lui communiquer. »

**L'Effet de la Dépêche d'Ems en France et en Allemagne.** — La lecture de cette dépêche produisit en France et en Allemagne le même effet; elle suscita des cris de haine et de colère, et poussa l'une contre l'autre les deux nations. Les Français ne pouvaient tolérer l'insulte faite à l'ambassadeur, les Allemands jugeaient que l'empereur Guillaume avait été outragé.

La communication de la dépêche à toutes les Cours de l'Europe et à la presse allemande, qui l'accompagna de commentaires hostiles et violents, aggravait l'injure. Le gouvernement français, sous la pression de l'opinion publique, justement alarmée, sans demander d'explications à Berlin sur l'origine de ce communiqué, sans interroger le comte Benedetti, déclara qu'il acceptait la guerre qu'on lui offrait.

Vainement M. Thiers, au Corps législatif, réclama la communication des dépêches échangées entre Paris et Berlin, vainement il s'écria: « Pour des motifs de pure susceptibilité, vous allez verser des torrents de sang, et causer la mort de milliers d'hommes. »

M. Emile Ollivier, président du Conseil des ministres, répondit qu'il acceptait la responsabilité des événements « d'un cœur léger ».

Le 15 Juillet 1870, la guerre était déclarée.

**Les Responsables.** — M. de Bismarck, en dénaturant la dépêche d'Ems, a rendu la guerre inévitable; il en a été l'auteur principal, mais il n'aurait pas pu la provoquer si le ministère français ne lui en avait pas donné l'occasion, en réclamant maladroitement au roi de Prusse l'engagement de ne jamais approuver dans l'avenir la candidature des Hohenzollern au trône d'Espagne.

En somme, on obtenait le désistement du prince de Hohenzollern, et l'acquiescement du roi Guillaume à cette renonciation; n'était-ce pas tout ce qu'il était important d'obtenir?

Pourquoi exiger des garanties?

Il n'était pas croyable que la Prusse voulût reproduire une candidature qu'elle avait évidemment suscitée, et qu'elle était contrainte de retirer à la face du monde.

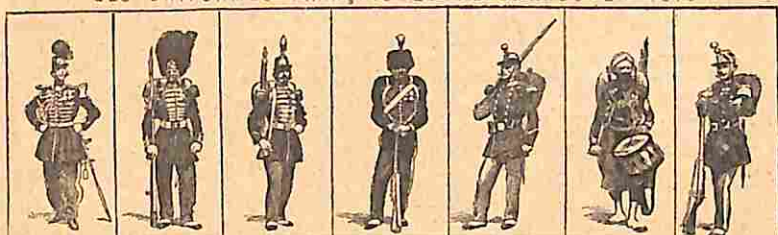
Pourquoi Napoléon III a-t-il voulu la guerre?

Il savait pourtant combien l'armée que nous allions combattre était redoutable.

Est-ce dans un intérêt dynastique qu'il a cédé aux conseils de son entourage?

Peut-être.

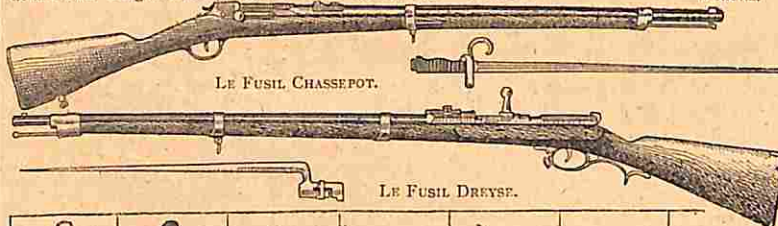
LES UNIFORMES FRANÇAIS ET ALLEMANDS EN 1870



1. Of. des Chas. de la Garde. 2. Grenadier de la Garde. 3. Voltigeur de la Garde. 4. Artil. montée de la Garde. 5. Infanterie de Ligne. 6. Tambour des Zouaves. 7. Infanterie de Marine.



8. Ch. à cheval de la Garde. 9. Sapeur des Dragons de l'Imp. 10. Cuirassier de la Garde. 11. Carabinier de la Garde. 12. Chasseur d'Afrique. 13. Cuirassier. 14. Artilleur à cheval.



LE FUSIL CHASSEPOT.

LE FUSIL DREYSE.



1. Of. des Fusiliers de la Garde. 2. Grenadier de la Garde. 3. Chasseur à pied. 4. Tambour d'Infanterie. 5. Infanterie bavaroise. 6. Pionnier. 7. Artilleur à pied.



8. Hussard de la Garde. 9. Hulan de la Garde. 10. Trompette de Dragons. 11. Cuirassier. 12. Cheveu-Léger bavarois. 13. Artillerie de Campagne. 14. Train des Equipages.

Mais ce qui paraît certain, c'est que Napoléon III qui déclarait la guerre, le Sénat et le Corps législatif qui l'accéléraient, le ministre qui en acceptait la responsabilité d'un cœur léger, les uns et les autres se faisaient illusion sur les effectifs et sur l'organisation de notre armée.

On vivait sur les succès passés, confiants dans la valeur toujours grande des soldats.

Le pays et l'armée étaient engourdis dans une admiration mutuelle, et la voix de celui qui aurait dû les réveiller, leur crier le péril imminent en leur montrant les progrès militaires de la Prusse et de l'Allemagne, ne fit jamais entendre que des paroles flatteuses et trompeuses.

Il appartenait en effet au maréchal Le Bœuf, en sa qualité de ministre de la guerre, de prévenir le Pays du danger qui le menaçait, et de mettre l'armée en état de combattre; mais le maréchal, malgré son passé de bravoure et d'activité intelligente, était un ministre courtois, beau parleur. Très ami de la paix que, dans son imprévoyance, il croyait assurée pour longtemps, il ne fit rien en vue de la préparation à la guerre.

### L'Armée Française en 1870.

APRÈS 1866, les forces militaires dont disposait la Prusse étaient apparues aux moins clairvoyants, puissantes et redoutables.

Le maréchal Niel, alors ministre de la guerre, reconnu que les nôtres leur étaient de beaucoup inférieures, et il employa une intelligence et un zèle infatigables à les augmenter et à les consolider.

En 1868, il fit voter une loi de recrutement dont voici les principales dispositions: l'armée s'alimentait par un contingent dont chaque année le Corps législatif fixait le chiffre total, et qui se divisait en deux portions au moyen du tirage au sort.

Les conscrits de la première portion passaient cinq ans dans l'armée active et quatre ans dans la réserve: après quoi ils étaient libérés définitivement des obligations militaires. Toutefois, la loi les autorisait à mettre à leur place un remplaçant, que procuraient à prix d'argent certains courtiers, qu'on appelait des *marchands d'hommes*.

Ceux de la deuxième portion, c'est-à-dire les numéros les plus élevés du contingent (15 000 hommes par an environ), étaient astreints à passer six mois seulement dans l'armée active, puis cinq ans dans la réserve, et cinq ans dans la garde nationale mobile.

La garde nationale mobile comprenait encore les exemptés, les dispensés et les numéros les plus élevés du tirage au sort. La réserve et la garde nationale mobile pouvaient être appelées à l'activité en cas de guerre.

Dans l'esprit du maréchal Niel, l'armée active (400 000 hommes) et la réserve (400 000 hommes) étaient destinées à constituer les troupes de champ de bataille. La garde mobile aurait seulement pour mission de garder le territoire et les places fortes. Son effectif atteindrait 400 000 hommes; ses bataillons seraient constitués par département, et les hommes devaient être soumis par année à quinze convocations d'une durée de vingt-quatre heures chacune.

Mais il fallait six ans pour l'organisation de la réserve, dix ans pour celle de la garde nationale

mobile; la loi de 1868 avait donc à peine reçu un commencement d'exécution lorsque la guerre éclata.

Le maréchal Niel s'attacha aussi à fortifier les armements; il augmenta le nombre des batteries d'artillerie; il donna à l'infanterie un bon fusil à tir rapide, le *chassepot*. Le maréchal en demanda 1 800 000; le Corps législatif ne lui en vota que 1 200 000. « Puissiez-vous, dit-il alors aux députés, n'avoir pas à vous repentir d'ici à trois ou quatre ans de votre imprévoyance. » En 1869, la mort le surprit au milieu de ses travaux de réorganisation.

« Messieurs les Sénateurs, disait le rapport, s'il peut y avoir quelques redressements de détail à signaler, quelques perfectionnements à atteindre, les bases de nos institutions militaires sont si solides, nos ressources matérielles tellement considérables et l'esprit pratique du département ministériel est si habile dans la mise en action pour utiliser l'énergie du patriotisme national, que nous pouvons continuer à parler tout haut de nos affaires intérieures avec la tranquillité d'esprit que nous donne la conscience de notre force (1). »

Or, voici quelle était la véritable situation de notre armée au moment où elle allait entrer en campagne.

### Le Maréchal Le Bœuf et le Désarmement.

— M. Thiers, qui, avec les députés de l'opposition, s'était montré un adversaire acharné du maréchal dans la discussion de ses projets, rendit cependant hommage au ministre habile et prévoyant lorsqu'il fit la déclaration suivante, le 7 juillet 1870, au Corps législatif: « C'est aux armements du maréchal Niel que nous devons le maintien de la paix depuis 1866; il a de ce fait seul rendu au Pays un immense service. »

Le successeur du maréchal Niel au ministère de la guerre, le maréchal Le Bœuf, avait, dans le maintien de la paix, une confiance opiniâtre et aveugle qui eut de funestes conséquences: il réduisit les effectifs de l'armée.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1870, le maréchal en donnait, à la tribune du Corps législatif, cette étrange raison: « Nous avons réduit le contingent de 100 000 à 90 000 hommes. Qu'était cette mesure, sinon une invitation au désarmement? »

« J'ai le regret de dire, toutefois que jusqu'à présent je ne me suis pas aperçu qu'on ait suivi notre exemple. »

On parlait de désarmement quand l'Allemagne organisait une force militaire tous les jours plus considérable!

D'autre part, il n'est pas sans intérêt de savoir comment le ministre de la guerre appréciait l'armée. Le même jour, après avoir parlé à la tribune

(1) *Journal officiel* du 8 juillet 1870.

de la sobriété de nos soldats et de leur moralité, il ajouta, pour montrer avec quelle sollicitude on perfectionnait leur instruction : « L'année dernière, étant à Toulouse, j'allai à Carcassonne visiter un régiment de chasseurs à cheval, et je trouvai des hommes qui dressaient la tête et l'académie; je pensais que c'était peut-être aller un peu loin et que mieux vaudrait un peu plus de géométrie et un peu moins de beaux-arts. »

Pendant ce temps, au lieu d'apprendre la géométrie et le dessin, la cavalerie allemande était à cheval; ses chefs la tenaient en haleine et l'entraînaient vigoureusement au service d'exploration hardie qui devait terroriser, quelques mois après, les provinces françaises envahies.

Enfin, au moment de la déclaration de la guerre, la situation générale de l'armée est la suivante :

**Situation de l'Armée.** — Les officiers d'État-Major, assujettis à un travail de bureau absorbant, ne sont nullement préparés au service de guerre.

Les soldats sont, pour la grande partie, dévoués, endurants et capables d'héroïsme; mais le système du remplacement, qui substituait sous les drapeaux, des hommes sans instruction, sans éducation, de pauvres gens attirés par l'appât du gain, aux éléments actifs et jeunes, a beaucoup appauvri le recrutement de l'armée et diminué le prestige de l'état militaire. En 1870, on comptait 70 000 remplaçants.

Le corps d'officiers a de brillantes qualités, mais l'étude n'est pas en faveur chez lui; il a trop de confiance en lui-même.

L'infanterie est munie d'un bon fusil à tir rapide, le chassepot, mais les réserves n'en connaissent pas encore le maniement.

La cavalerie est dressée aux évolutions du terrain de manœuvre, mais elle méconnaît son rôle principal, qui est de devancer l'armée, de l'éclairer, de la renseigner et de la couvrir: elle ignore totalement le service d'exploration.

Aussi, dans cette fatale guerre, nos troupes seront-elles souvent surprises, leurs mouvements étonnés. Mais si notre cavalerie ne sait pas flairer l'ennemi, elle le chargera sur le champ de bataille avec une ardeur et un héroïsme superbes; des escadrons entiers se feront tuer sans hésiter pour sauver l'honneur de l'armée.

Dans l'artillerie, on avait cherché, par ordre de l'Empereur, à atteindre le maximum de mobilité du matériel; nous avions surtout des pièces de petit calibre. Les troupes mobilisées eurent à leur disposition environ 930 pièces de 4 et 145 de 12. Seules, ces dernières se trouveront en état de soutenir la lutte avec toute l'artillerie allemande, dont le tir était plus juste, plus rapide, avec une portée plus longue.

150 canons à balles ou mitrailleuses avaient été fabriqués, si mystérieusement que le manie-

ment en fut inconnu aux officiers appelés à les commander. Pour ce motif principalement, ils ne donnèrent aucun des résultats espérés. D'ailleurs, leur portée atteignait à peine 1 800 mètres; ils étaient démontés par les canons de l'adversaire, sans pouvoir riposter.

Au total, nous avions trois pièces de canon pour mille hommes, tandis que les Allemands en avaient quatre.

Le matériel des voitures d'artillerie existait, mais il était réparti sur tout le territoire, rangé par catégories, les roues d'un côté, les coffres d'un autre; il fallait des mois pour le mettre en état de rouler.

Dans les arsenaux les projectiles n'étaient pas chargés.

Sur le champ de bataille souvent, faute de paires de réserve, les munitions manquèrent et on sera obligé de cesser le feu dans les moments les plus critiques. Alors, sous la pluie de plomb qui s'abattait sur eux, les artilleurs montreront cependant un sang-froid admirable, et leur conduite leur vaudra les plus beaux éloges.

Le système de défense de la frontière nord-est était très incomplet. Les forts et les places fortifiées avaient un armement insignifiant, et leur défense devait être confiée à des troupes de nouvelle formation dont la solidité et l'instruction étaient insuffisantes.

Le Comité du Génie avait, après 1866, déclaré qu'il était nécessaire de supprimer les petites places inutiles, d'organiser solidement un certain nombre de places importantes et de les envelopper de forts. Le montant des dépenses s'élevait à 110 millions; le gouvernement n'osa en demander que 50 au Corps législatif, qui lui en donna 30.

Le matériel du Génie était conservé à Arras, Lyon, Metz, Montpellier et Vincennes, et ne devait être livré qu'au moment de la déclaration de la guerre! Il eût fallu 3000 chevaux, on n'en avait que 600. Ni les paires de compagnie de chemins de fer, ni les paires télégraphiques n'étaient organisés. On dut au dernier moment constituer un corps civil de télégraphistes et un corps franc de chemins de fer.

Il manquait 10 000 chevaux au train des équipages, qui avait la charge d'atteler et de conduire les convois.

Le service de santé n'était pas organisé; il n'y avait que 170 médecins mobilisables pour 250 000 hommes. Les ambulances existaient en nombre suffisant; mais le transport des blessés n'était pas assuré: il manquait 2 000 infirmiers.

Cependant le 15 Juillet 1870, le maréchal Le Bœuf, ministre de la guerre, affirma sur l'honneur à la commission de l'armée, au Corps législatif que « nous étions prêts et que si la guerre durait un an, nous n'aurions pas un bouton de guêtre à acheter ».

## L'Armée Allemande en 1870.

EN 1870, l'armée allemande est la première armée d'Europe. Le roi en est le chef véritable: il exerce sur elle une action directe et constante. Il a deux principaux auxiliaires: le général de Roon, ministre de la guerre, et le général de Moltke, chef du grand État-Major; au premier incombent depuis douze ans l'organisation et l'admini-

nistration de l'armée; au second, depuis treize ans, la préparation à la guerre.

Les officiers de toutes armes ont le culte de leur métier, et tous se font une haute idée de leur mission qu'ils considèrent comme la plus noble; ils forment une classe à part, honorée, recherchée

plus que toutes les autres; ils ont l'esprit de discipline et de dévouement au roi.

Les soldats ont reçu de tels officiers, une instruction militaire solide. D'ailleurs, le service militaire obligatoire, en appelant toutes les classes de la société sous les drapeaux, a maintenu dans la nation le sentiment du devoir, le respect de l'autorité, qualités qui font le soldat discipliné, zélé, prêt à tous les sacrifices.

La cavalerie, dressée à aller de l'avant, à patrouiller, à reconnaître, à découvrir l'ennemi et à

couvrir sa propre armée, est audacieuse, aventureuse.

L'artillerie est munie de canons en acier rayés, se chargeant par la culasse; son tir est rapide, assuré, et sa portée est supérieure à celle de notre artillerie.

Le service des transports par les voitures et par les chemins fer, le service de santé, celui des subsistances, de la télégraphie, sont solidement assurés. Les magasins sont approvisionnés en vivres de toute sorte et ils sont échelonnés judicieusement sur les points principaux de concentration.

## La Mobilisation dans les deux Armées.

**Mobilisation et Concentration de l'Armée française.** — En France, les deux opérations, pourtant distinctes, de la mobilisation et de la concentration, se confondent au lieu de se faire logiquement, l'une après l'autre; il en résulta un désordre inexplicable.

Au reçu de l'ordre de mobilisation, les réservistes devaient au préalable gagner le dépôt du corps auquel ils étaient affectés; or, les dépôts étaient pour la plupart éloignés des régiments, et, d'un autre côté, les réservistes, qui se recrutaient sur toute l'étendue de l'empire, pouvaient être domiciliés très loin des dépôts. Tel réserviste du 86<sup>e</sup> de ligne, par exemple, habitant Lille, dut se rendre au dépôt à Saint-Malo, pour rejoindre ensuite son régiment à Lyon.

Ces allées et venues en tous sens occasionnèrent une perte de temps considérable et des désordres qui portèrent une grave atteinte à la discipline.

Les régiments furent mis en route avant l'achèvement de la mobilisation; souvent les réservistes les rejoignirent quand ils battaient en retraite, et beaucoup ne les regagnèrent jamais.

Il fut aussi difficile de grouper les troupes.

La France était divisée en sept grands commandements: Paris, Lille, Nancy, Lyon, Tours, Toulouse, Alger en étaient les centres. Sauf Paris et Lyon, qui avaient chacun trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie organisées, les autres commandements comprenaient simplement des divisions territoriales, et les troupes n'étaient pas groupées en vue de la guerre; il fallut en faire la répartition au moment d'entrer en campagne et les confier à des chefs qui ne les connaissaient pas et qui n'étaient pas connus d'elles.

En prévision d'une guerre avec l'Allemagne, le maréchal Niel avait organisé, sur le papier, trois armées avec leurs divisions et leurs brigades; les ordres étaient prêts, il suffisait de les signer et de les expédier. Au lieu de cela, au lendemain de la déclaration de la guerre, on changea tous les projets et on organisa une seule armée composée de sept corps.

Rien n'était prévu pour la concentration; on entassait pêle-mêle dans les trains, hommes, chevaux, matériel, dans le plus grand désordre. A l'arrivée aux points désignés, les troupes se groupèrent avec difficulté sous le commandement des généraux qui, de leur côté, cherchaient leurs soldats et leurs états-majors.

Aucun magasin d'approvisionnement n'était constitué aux lieux principaux de rassemblement; on manqua de couvertures, de tentes, de marmites et de gamelles. Il y en avait en réserve dans les docks de Paris, mais il ne fut pas possible de les

envoyer en temps utile, à cause de l'encombrement des voies ferrées, dont le nombre était d'ailleurs tout à fait insuffisant.

Enfin, au jour même où commencent les opérations, 220 000 hommes seulement sont réunis aux points fixés pour la concentration; de plus, leur éparpillement sur une étendue de 260 kilomètres met les corps dans l'impossibilité de se soutenir les uns les autres et les livre à la merci d'un ennemi très supérieur en nombre.

**Mobilisation et Concentration de l'Armée allemande.** — « Chaque année, a dit le général de Moltke dans ses Mémoires, la mobilisation de l'armée de la Confédération du Nord avait été élaborée à nouveau et adaptée à la situation du moment; toutes les dispositions la concernant étaient prises en commun par le ministère de la guerre et le grand État-Major. Toutes les autorités militaires et civiles étaient tenues au courant des choses qu'il importait qu'elles sussent. De plus, les chefs d'État-Major des États du Sud étaient venus à Berlin et dans des conversations intimes on était tombé d'accord sur certains points essentiels. »

Les forces militaires de la confédération du Nord étaient réparties en treize corps d'armée permanents composés des mêmes éléments qu'en temps de guerre. Chaque division ou brigade était prête à marcher avec ses généraux, ses États-Majors, ses batteries, son matériel, ses services administratifs; tous ces éléments se connaissaient et étaient habitués à agir ensemble.

On avait fixé à l'avance, pour chaque corps de troupe, le lieu de son embarquement, le jour et l'heure du départ, la durée du voyage et les points de débarquement. Des magasins de vivres, de munitions, d'habillement avaient été établis aux points principaux de concentration. Quand le moment fut venu, on n'eut qu'à exécuter ce qui avait été mûrement pesé et préparé d'avance.

Tout se passa dans le plus grand ordre et suivant les prévisions du grand État-Major.

La mobilisation, commencée le 15 juillet, était terminée le 24. En comptant les troupes de garnison et de dépôt, formées lors de la mobilisation, l'administration militaire avait mis sur pied en huit jours plus de 1 million d'hommes et 200 000 chevaux.

La concentration, commencée le 24 juillet, était achevée le 4 août; l'Allemagne disposait alors comme troupe de première ligne de 500 000 hommes, 150 000 chevaux et 1200 canons.

**Plan de Campagne français.** — On a prêté à l'empereur Napoléon III le projet de devancer la mobilisation et la concentration des Allemands, de former trois armées, de franchir avec l'une le Rhin vers Maxau, et de pénétrer plus vite dans la vallée du Mein, pour séparer la confédération du Nord des États du Sud, tandis que des deux autres l'une envahissait le Palatinat et l'au-



tre débarquerait sur les côtes de la Baltique, immobilisant ainsi plusieurs corps d'armée prussiens.

Pour mener à bien l'accomplissement de ce projet, il fallait que les États du Sud, la Bavière, le Wurtemberg et le duché de Bade fussent disposés à ne pas faire cause commune avec l'Allemagne.

L'empereur Napoléon avait sans doute conservé ce fol espoir jusqu'au dernier moment. En effet, il dit dans sa proclamation du 23 juillet : « Nous ne faisons pas la guerre à l'Allemagne dont nous respectons l'indépendance, nous faisons des vœux pour que les peuples qui composent la grande nationalité germanique, disposent librement de leur destinée. »

Or, dès le premier jour de la mobilisation, la Bavière fournit à l'Allemagne 20 000 hommes, le Wurtemberg 21 000, le duché de Bade 20 000 ; les trois États lui donnaient ensemble 156 canons.

En second lieu, on comptait aussi sur le concours de l'Autriche et de l'Italie ; mais ni l'une ni l'autre de ces deux puissances ne songèrent sérieusement à s'allier avec la France, et si pareil sentiment s'était laissé deviner chez elles, il s'évanouit au bruit de nos premières défaites.

Le projet de Napoléon III avait donc peu de chances de réussite ; d'ailleurs il fut vite abandonné, puisque, au lieu de trois armées, une seule fut constituée dont tous les éléments étaient répartis sur un front de 75 lieues, en petits groupes, qui allaient être successivement écrasés par des masses ennemies.

En somme, on entra en campagne sans plan d'opération.

**Plan de Campagne allemand.** — Il avait été longuement étudié ; il fut ponctuellement exécuté. Trois armées étaient constituées, qui se concen-

traient échelonnées sur une ligne courbe formée par le Rhin, entre Maxau et Coblenz et la Moselle, jusqu'à notre frontière, de façon à faire face à l'attaque de quelque côté qu'elle se produisit.

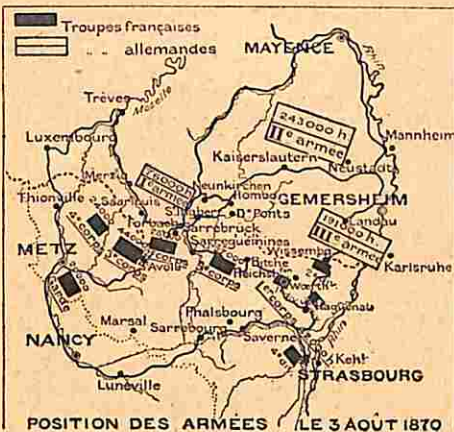
La règle générale était d'attaquer l'ennemi sans tarder, où on le trouverait, et de tenir les forces réunies de telle sorte qu'on pût toujours attaquer avec des forces supérieures. Cette règle fut scrupuleusement observée, de sorte que, pendant la concentration, l'armée allemande fut toujours prête à tenir tête à l'ennemi.

**Organisation des Armées.** — Les troupes françaises furent réunies au début en une seule armée, dite *Armée du Rhin*, placée sous les ordres de l'Empereur.

Le maréchal *Le Boef* était major général.

L'armée du Rhin était divisée en sept corps d'armée qui reçurent l'ordre de se concentrer aux points suivants :

- 1<sup>er</sup> Corps, M<sup>al</sup> de Mac-Mahon, 42 000 h., à Strasbourg et Haguenau.
- 2<sup>e</sup> Corps, G<sup>al</sup> Frossard, 28 000 h., à St-Avold.
- 3<sup>e</sup> Corps, M<sup>al</sup> Bazaine, 44 000 h., à Metz.
- 4<sup>e</sup> Corps, G<sup>al</sup> Ladmirault, 24 000 h., à Thionville.
- 5<sup>e</sup> Corps, G<sup>al</sup> de Failly, 27 000 h., à Bitché.
- 6<sup>e</sup> Corps, M<sup>al</sup> Canrobert, 30 000 h., à Châlons.
- 7<sup>e</sup> Corps, G<sup>al</sup> Filix Douai, 25 000 h., à Colmar et Belfort.
- Gar<sup>de</sup> Impériale, G<sup>al</sup> Bourbaki, 21 000 h., à Nancy.



POSITION DES ARMÉES LE 3 AOÛT 1870

Les troupes allemandes furent réparties en trois armées dont les points de concentration étaient :

- I<sup>re</sup> Armée, G<sup>al</sup> Steinmetz, 76 000 h., à Merzig et Sarrelouis.
- II<sup>e</sup> — Prince Frédéric-Charles, 243 000 h., à Neunkirchen et Hombourg.
- III<sup>e</sup> — Prince Royal de Prusse, 191 000 h., à Landau et Carlsruhe.

### L'ARMÉE DU RHIN

**Début des Opérations.** — Le 28 juillet, l'empereur Napoléon III arriva à Metz et prit le commandement en chef de l'armée du Rhin.

De mauvaises nouvelles l'y attendaient.

Ce fut d'abord la déclaration de l'Autriche qui entendait conserver une neutralité absolue, et la réponse du roi d'Italie qui refusait l'appui de ses armes que le prince Napoléon était allé solliciter au nom de l'empereur.

Puis les rapports des généraux, des intendants, qui disaient tous : « Nous n'avons ni biscuits, ni lard, ni avoine, ni argent, ni ambulances, ni voitures, ni fous de campagne », et qui concluaient : « L'armée manquant de tout ne peut se

porter en avant ; elle est momentanément condamnée à l'inaction. » En face de ces réalités, Napoléon III se rendit compte qu'il était impossible de tirer parti de la supériorité passagère que l'armée s'était ménagée en quittant ses garnisons avant d'être organisée.

Il abandonna toute idée d'offensive, et il se contenta de rapprocher les troupes de la frontière et de les concentrer quelque peu.

**Sarrebrück.** — Le commandement ne possédant que des renseignements très vagues sur l'armée allemande, l'empereur ordonna au maréchal Bazaine de faire une reconnaissance en pays ennemi.

Sarrebrück est l'objectif choisi,

Le 2<sup>e</sup> Corps reçoit l'ordre de marcher sur cette ville, qui était à une lieue de la frontière française, sur la rive gauche de la Sarre.

Le mouvement commence le 2 Août, vers neuf heures du matin.

Sarrebrück était occupée par un bataillon d'infanterie et trois escadrons de hulans qui se replièrent après une résistance honorable devant un déploiement de quinze bataillons français.

Au lieu de poursuivre l'ennemi, de percer ce premier rideau pour découvrir où se trouvait le gros des forces allemandes, on le laissa battre en retraite sans l'inquiéter. Aussi l'opération n'eut-elle aucun résultat.

Nos pertes, 11 tués et 75 blessés, étaient peu importantes, mais c'était encore payer très cher cette minuscule victoire.

Le ministère français eut le tort de communiquer les résultats de cette démonstration dans des termes si triomphants, que l'opinion publique crut à un véritable succès; elle y vit tout au moins un présage heureux.

Combien cet espoir allait être cruellement déçu!

#### Situation respective des Armées au 3 Août :

ARMÉE FRANÇAISE.	
1 <sup>er</sup> Corps.	1 <sup>re</sup> Division à <i>Reischshoffen</i> .
	2 <sup>e</sup> — à <i>Wissembourg</i> .
	3 <sup>e</sup> — à <i>Haguenau</i> .
	4 <sup>e</sup> — à <i>Strasbourg</i> .
2 <sup>e</sup> Corps.	sur la Sarre à <i>Sarrebrück</i> .
3 <sup>e</sup> —	derrrière le 2 <sup>e</sup> , entre <i>Forbach</i> et <i>Longeville</i> .
4 <sup>e</sup> —	à <i>Boulay</i> et <i>Bousonville</i> .
5 <sup>e</sup> —	à <i>Sarriguenmines</i> et <i>Bléche</i> .
6 <sup>e</sup> —	deux divisions au camp de <i>Châlons</i> , une à <i>Soissons</i> , une à <i>Paris</i> .
7 <sup>e</sup> —	une division à <i>Colmar</i> , une à <i>Belfort</i> , une à <i>Lyon</i> .
La Garde à <i>Metz</i> .	

ARMÉE ALLEMANDE.	
1 <sup>re</sup> Armée.	VIII <sup>e</sup> Corps à <i>Merzig</i> et <i>Losheim</i> .
Général Steinmetz.	VIII <sup>e</sup> — à <i>Hausweiler</i> .
	III <sup>e</sup> Corps à <i>Bannweiler</i> .
	IV <sup>e</sup> — à <i>Kaiserslautern</i> .
II <sup>e</sup> Armée.	IX <sup>e</sup> — à <i>Grunstadt</i> .
Prince Frédéric-Charles.	X <sup>e</sup> — à <i>Ensfeld</i> .
	XII <sup>e</sup> — à <i>Alzey</i> .
	Garde. à <i>Dürkheim</i> .
	I <sup>er</sup> Corps bavar. à <i>Gemersheim</i> .
	II <sup>e</sup> — à <i>Landau</i> .
III <sup>e</sup> Armée.	V <sup>e</sup> Corps à <i>Rohrbach</i> .
Prince Royal Frédéric-Guillaume de Prusse.	XI <sup>e</sup> — à <i>Landau</i> .
	Divis. badoise et Wurtembergéenne. à <i>Carlsruhe</i> .

**Marche de la III<sup>e</sup> Armée allemande.** — Le 30 Juillet, le général de Moltke adressait au prince royal de Prusse commandant la III<sup>e</sup> armée l'ordre suivant :

« Sa Majesté considère comme opportun que la III<sup>e</sup> armée, des qu'elle aura été ralliée par la division badoise et la division wurtembergéenne, s'avance vers le sud, par la rive gauche du Rhin, pour chercher l'ennemi et l'attaquer. De cette façon on empêchera l'établissement des ponts au sud de Lauterbourg et on protégera de la manière la plus efficace toute l'Allemagne du Sud. »

Le 2 Août, tous les corps de la III<sup>e</sup> armée étaient complets et prêts à marcher.

Le 3 Août, le commandant en chef les groupe plus étroitement; le front de l'armée n'excédait pas 21 kilomètres, et ses avant-postes étaient poussés jusqu'à 1 500 mètres de la frontière française.

Le 4, conformément aux ordres du grand quartier général, l'armée se met en marche avec mission de gagner la Lauter, de franchir cette rivière et de refouler l'ennemi partout où on le rencontrerait.

Quelle troupe allions-nous opposer à cette masse de 170 000 hommes?

**Emplacements du 1<sup>er</sup> Corps d'Armée français.** — Le maréchal de Mac-Mahon, commandant du 1<sup>er</sup> corps, avait reçu, en arrivant à Strasbourg, la mission de surveiller la frontière de Bâle à Lauterbourg, et de tenir le passage des Vosges; le 7<sup>e</sup> Corps était mis à sa disposition.

L'exécution de cet ordre obligeait le maréchal à s'étendre sur un front de 150 kilomètres.

Le 2<sup>e</sup> Août, la présence de troupes bavaroises ayant été signalée sur la Lauter, les quatre divisions du 1<sup>er</sup> corps reçurent de nouveaux emplacements.

Le 3 Août, la 1<sup>re</sup> division (général Ducrot), était à *Lembach* et *Climbach*, la 2<sup>e</sup> division (général Douay) était à *Wissembourg*; la 3<sup>e</sup> division (général Raoult) était à *Reichshoffen*; la 4<sup>e</sup> division (général Larrigue) était à *Haguenau*.

La 2<sup>e</sup> division (général Douay) avait gagné *Wissembourg* le 3 au soir, après une marche qui la chaleur avait rendue très fatigante. Elle occupait une position avancée où elle était abandonnée à elle-même. Les troupes les plus proches d'elle (1<sup>re</sup> brigade de la division Ducrot) étaient à 10 kilomètres environ.

**Wissembourg (4 Août).** — Située dans une vallée, sur la *Lauter*, Wissembourg est dominée, au nord par les hauteurs de *Schweigen*, au sud par deux mamelons, le *Vogelsberg* et le *Geissberg*. Bien qu'elle soit déclassée, la ville avait conservé son fossé et son mur d'enceinte qui était percé de trois portes : la porte de Biche à l'ouest, celle de Haguenau au sud, près la gare du chemin de fer, et celle de Landau, à l'est.

Dès son arrivée à Wissembourg, le général Douay envoya, le matin du 4 Août, une reconnaissance composée de deux escadrons soutenus par un bataillon de tirailleurs et une section d'artillerie, qui pousse, au nord, ses patrouilles, à quelques kilomètres, et revient, à sept heures et demie, disant n'avoir aperçu que des éclaireurs ennemis.

Cependant, une demi-heure après sa rentrée, tandis que nos soldats nettoient leurs armes et préparent la soupe, un coup de canon retentit.

C'était l'avant-garde de la 4<sup>e</sup> division bavaroise qui ouvrait le feu sur Wissembourg avec une batterie placée sur les hauteurs de *Schweigen*, et qui surprenait nos troupes mal éclairées et mal gardées.

La division Douay prend les armes; la 1<sup>re</sup> brigade (général de Montmarie) s'installe sur le *Geissberg*; la 2<sup>e</sup> (général Pellé) réduite à trois bataillons de tirailleurs, occupe le *Vogelsberg*. Un bataillon du 74<sup>e</sup>, chargé de la défense de la ville, en garnit les remparts et occupe les portes.

Le 74<sup>e</sup> soutient le premier choc à lui seul; mais voyant l'importance que prend l'attaque, le général Douay prescrit au général Pellé de se porter à son secours sur Wissembourg, et de s'établir près de la gare. Tout de suite le combat s'engage, très violent.

## BRÈVE HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870

G<sup>ral</sup> ABEL DOUAY.

L'énergie des nôtres est si grande que, jusqu'à dix heures du matin, 2 700 hommes et 12 canons tiennent en respect une division bavaroise qui comptait 12 000 hommes et 24 canons.

Mais bientôt débouchent sur le champ de bataille le V<sup>e</sup> corps qui vient par Altenstadt, le XI<sup>e</sup> qui débouche du Nieder-Wald, et des batteries en grand nombre criblent de projectiles nos quelques batteries. Le général Douay est alors convaincu de l'impossibilité de conserver ses positions ; il envoie au général Pellé et aux défenseurs de Wissembourg l'ordre de battre en retraite.

Peu de temps après, le général Douay, qui se trouvait près d'une batterie de mitrailleuses, au lieu dit les Trois-Peupliers, était mortellement blessé par un éclat d'obus. Deux heures après, il expirait.

Le général Pellé reçoit, à la fois, l'ordre de battre en retraite que venait de lui expédier le général Douay, et l'avis de l'événement qui plaçait le commandement entre ses mains. Le 1<sup>er</sup> tirailleur tenait tête à un corps d'armée ; trois fois, il avait pris l'offensive, et, trois fois, il avait repoussé à la baïonnette les colonnes prussiennes. Malheureusement ses pertes sont grandes : 16 officiers et 600 hommes sur 2 000 sont hors de combat. La lutte est trop inégale.

Le général Pellé lui donne l'ordre de se retirer sur le Geissberg. C'est là que se concentrent alors tous les efforts de l'ennemi. 20 000 Prussiens, appuyés par 78 canons, se lancent à l'attaque de ce mamelon, que défendent 2 000 des nôtres avec deux batteries.

C'est seulement lorsque ces deux batteries sont démontées, que les défenseurs se réfugient dans un château qui domine le Geissberg, et dans une ferme avoisinante.

Là, ils continuent la lutte avec une énergie sans pareille, jusqu'à ce que 40 pièces prussiennes, amenées à 500 mètres du château, aient enfoncé les murs. Cette fois, la résistance n'est plus possible, la seule chance de salut est dans la retraite. La plupart réussissent à se dégager, et se retirent à l'abri des bois, dans la direction de Haguenuau ; 200 seulement sont faits prisonniers.

La poursuite, mollement poussée par les Allemands, fut forcée de s'arrêter au col du Pigeonnier ; le général Ducrot s'y était porté pendant le combat avec 2 régiments d'infanterie qui protégèrent la retraite des débris de la division Douay. De son côté, dès qu'il avait été prévenu de l'attaque sur Wissembourg, le maréchal de Mac-Mahon s'était dirigé vers le champ de bataille ; il n'y arriva qu'au moment où la retraite s'effectuait. Il revint à Reichshoffen, d'où il adressa à l'empereur

le compte rendu du combat, en lui faisant connaître son intention de concentrer ses troupes derrière la Sauer, sur la position de Werth.

Pendant près de sept heures, 8 bataillons français, moins de 7 000 hommes, avec 3 batteries, avaient résisté aux assauts de 3 corps d'armée ennemis, environ 70 000 hommes appuyés par 144 canons. Nos pertes étaient de 89 officiers et 1 520 hommes hors de combat, plus 700 prisonniers. Celles des Allemands, de 91 officiers et 1 460 hommes.

L'Armée du Rhin est divisée en deux groupes. — L'empereur Napoléon III, qui venait de se rendre compte du péril qu'il y aurait à laisser plus longtemps ses troupes éparpillées, divisa, le 5 Août, l'armée du Rhin en deux groupes : l'un, formé des 1<sup>er</sup>, 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> corps, est confié au maréchal de Mac-Mahon, l'autre, comprenant les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps, est placé sous le commandement du maréchal Bazaine.

En conséquence de cette nouvelle organisation, le maréchal de Mac-Mahon prescrivit au général de Faily, qui commande le 5<sup>e</sup> corps et qui se trouvait à Sarreguemines, de le rejoindre à Reichshoffen, le 6 Août, avec tout son corps d'armée.

Mais le général de Faily, ayant reçu du grand quartier général l'ordre de rester en relation avec les corps de Lorraine, et redoutant d'un autre côté une attaque contre ses propres troupes, chercha à concilier ces diverses exigences. Le 6, il dirigeait la division Lespert sur Reichshoffen, maintenant une division à Bitché, point sur lequel il s'attendait à une attaque immédiate de l'ennemi, et la brigade Lapasset à Sarreguemines, pour maintenir ses communications avec les troupes de Lorraine.

*Aussi, de tout le 5<sup>e</sup> Corps, le maréchal n'aura le 6 Août, à sa disposition, que la division Lespert ; encore n'arrivera-t-elle, sur le champ de bataille de Fraschwiller, que vers trois heures du soir, pour couvrir la retraite !*

Le soir du 5 Août, le 1<sup>er</sup> corps est renforcé par la division de cavalerie de réserve de Bonnemain.

Dans la nuit du 5 au 6, arrive l'infanterie seule de la 1<sup>re</sup> division du 7<sup>e</sup> corps.

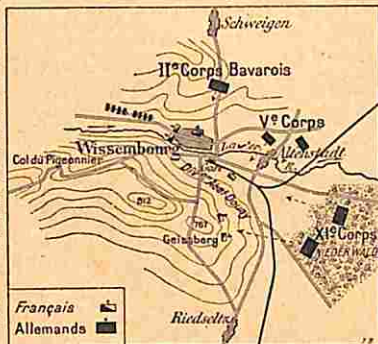
**Fraschwiller (6 Août).** — Le 6 au matin, les troupes réunies sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon occupent les hauteurs situées sur la rive droite de la Sauer, entre Nechwiller et Morsbronn, sur une étendue de 7 kilomètres.

Le maréchal a conclu, des renseignements inexacts qui lui sont parvenus, que l'ennemi marche sur Strasbourg ; il a choisi la ligne de la Sauer pour y rassembler ses troupes et se jeter de là sur le flanc de la III<sup>e</sup> armée.

Cl. Société photographique de Berlin.



PRINCE FREDERIC-GUILLAUME.



CARTE DE LA BATAILLE DE WISSEMBOURG :  
4 AOÛT, SEPT HEURES DU MATIN.

La vérité était que le commandant de la III<sup>e</sup> armée allemande avait perdu, le soir de Wissembourg, le combat avec la division Douay. Mais dès le lendemain, il lançait en avant sa cavalerie qui ne tardait pas à découvrir l'emplacement des troupes françaises. Dès qu'il en fut avisé, le prince royal donna à ses corps d'armée l'ordre de marcher droit sur le maréchal de Mac-Mahon.

La journée du 6 Août devait être occupée à l'exécution de ce mouvement quand, à six heures du matin, au moment où personne, ni d'un côté, ni de l'autre, ne songeait à un engagement immédiat, le canon retentit : c'est une reconnaissance offensive que le V<sup>e</sup> corps prussien a dirigée sur Warth pour s'assurer de la présence des troupes françaises en cet endroit. La division Raoul et la repousse, mais l'ennemi sait ce qu'il voulait savoir.

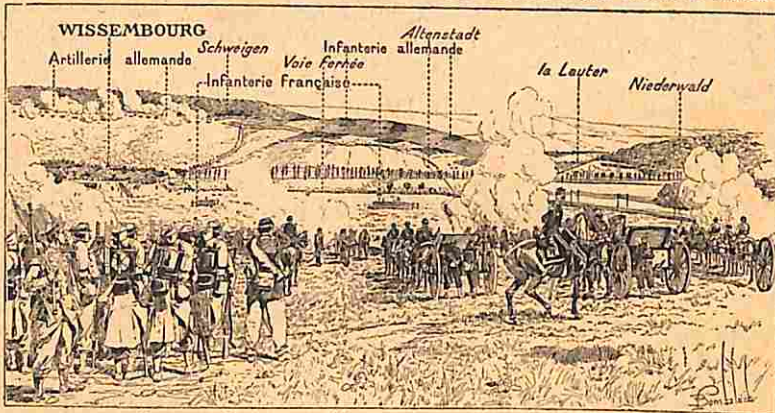
Presque au même instant l'aile gauche de notre ligne, où se trouve le général Ducrot, est aux prises avec le II<sup>e</sup> Bavaois. La division Ducrot ouvre le feu sur les Bavaois qui se retirent dans le bois

royal de Prusse, qui ne voulait, à ce qu'il semble, livrer une bataille définitive que le lendemain 7 Août, prescrivit au général Kirchbach de cesser le combat. Au reçu de cet ordre, le commandant du V<sup>e</sup> corps répondit qu'il lui était impossible de se retirer de la lutte sans s'exposer à des pertes énormes et qu'il se voyait, au contraire, dans l'obligation de faire appel aux corps d'armée voisins pour se reporter en avant. Le Prince royal se rendit à cet avis et résolut de prendre l'offensive avec toutes ses troupes disponibles.

Les troupes françaises qui luttent avec acharnement, depuis sept heures du matin, vont avoir à subir le choc de troupes fraîches soutenues par une artillerie formidable, alors que ses canons sont en partie démontés et qu'elles n'ont derrière elles que des réserves insignifiantes.

Le prince royal établit son quartier général sur les hauteurs de Warth et prend en personne la direction du combat.

Le II<sup>e</sup> Bavaois a pour mission de déborder



CHAMP DE BATAILLE DE WISSEMBOURG : HUIT HEURES DU MATIN.

Commencement de la bataille. L'artillerie et l'infanterie allemandes ont ouvert le feu. L'infanterie française occupe Wissembourg ; elle est déployée en tirailleurs le long de la voie ferrée et répond au feu des Allemands. L'artillerie française riposte à l'artillerie allemande.

de Langensulzbach, après avoir subi des pertes importantes et cessent le combat.

Ce second engagement en amena cependant un troisième qui fut la véritable bataille. Afin d'empêcher le maréchal de Mac-Mahon de se jeter avec une grande partie de ses forces sur le II<sup>e</sup> Bavaois qui venait d'éprouver un échec, le général de Kirchbach, commandant le V<sup>e</sup> corps prussien reprend la lutte devant Warth ; il déploie son artillerie à laquelle se joint bientôt une partie de celle du XI<sup>e</sup> corps et ouvre le feu avec 108 pièces contre les batteries des divisions Raoul et Lartigue qui n'en ont que 48.

Dans de pareilles conditions notre artillerie doit bientôt renoncer à une lutte inégale, d'autant plus que la plupart de ses obus n'atteignent pas les batteries ennemies établies hors de sa portée. Par contre, l'infanterie française a le dessus ; nos fantassins, les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> zouaves et 56<sup>e</sup> de ligne en tête, refoulent l'infanterie prussienne à la baïonnette. Jusqu'à midi les attaques allemandes sont repoussées sur tout le front.

Deuxième Phase du Combat. — Le Prince

notre gauche par Nechwiller ; il sera appuyé par le I<sup>e</sup> Bavaois. Le V<sup>e</sup> corps marche sur Fräschwiller, le XI<sup>e</sup> sur Elsasshausen ; la division wurtembergeoise doit chercher à tourner notre droite par Eberbach.

Le maréchal que l'attente des renforts avait empêché de prendre l'offensive lorsque les échecs éprouvés par l'ennemi lui en donnaient le moyen, se décide à accepter la lutte persuadé que la forte position qu'il occupe pourra arrêter un ennemi supérieur en nombre.

A une heure, l'attaque générale des Allemands commence.

L'artillerie du XI<sup>e</sup> corps déploie 72 pièces qui écrasent de projectiles les divisions Lartigue et Conseil-Dumesnil et réduisent vite nos batteries au silence. Les Allemands franchissent la Sauer et, après une lutte acharnée, s'emparent successivement du Niederwald, de la ferme d'Albrechts-Hauserdoff et de Morsbronn. Se trouvant hors d'état d'arrêter avec ses seules ressources les progrès de l'ennemi, le général de Lartigue ordonna la retraite pour sa division.

Cl. Follot.

M<sup>o</sup> DE MAC-MAHON.

## BRÈVE HISTOIRE DE

Il lui est difficile de se dégager; l'aile droite française est menacée, et l'ennemi va la déborder.

C'est alors que, pour traverser la marche des Allemands, la brigade de cavalerie Michel (8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> régiments de cuirassiers et deux escadrons du 6<sup>e</sup> lanciers) masqués jusque-là dans un ravin près d'Eberbach, s'élançent sur Morsbronn, aux cris de : « Vive la France! »

Nos cavaliers chargent à travers un terrain coupé de fossés, hérissé de troncs d'arbres, entouré de houblonniers et de haies, d'où les tirailleurs ennemis embusqués les couvrent de projectiles. Ils atteignent cependant Morsbronn, s'engouffrent dans la rue principale où ils sont fusillés à bout portant, de toutes les fenêtres, et viennent enfin s'entasser et s'écraser sur une barricade élevée au milieu du village.

Les survivants s'échappent par des voies latérales, mais ils sont, les uns foudroyés par l'infanterie, les autres abordés par des hussards allemands qui tiennent à leur merci nos valeureux cavaliers, à bout de forces, à bout de souffle.



La brigade Michel n'existait plus; son sacrifice héroïque avait permis à la division Lartigue de se dégager et de battre en retraite. La droite de l'armée est enfoncée.

Le centre est attaqué violemment par les régiments du XI<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> corps qui pénètrent dans Elsasshausen après que leurs canons en ont incendié ou renversé presque toutes les maisons.

Dans un dernier et sublime effort, la division Raoul charge les Allemands, les chasse d'Elsasshausen et les refoule jusque dans le Niederwald; mais de nouvelles batteries surgissent de tous côtés, qui déciment les rangs de nos soldats et les obligent encore une fois à céder le terrain.

Le maréchal, voyant que la résistance ne pouvait se prolonger, se résigne à la retraite, et pour la protéger, il donne l'ordre à la division de cavalerie de Bonnemain de charger les batteries allemandes qui avancent toujours : « En avant, s'écria-t-il, le salut de l'armée l'exige! » Les quatre régiments, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> cuirassiers, s'élançent, mais les obstacles du terrain rompent les rangs et brisent l'élan de nos cavaliers, qui sont écrasés par le feu de l'ennemi avant d'avoir pu l'atteindre.

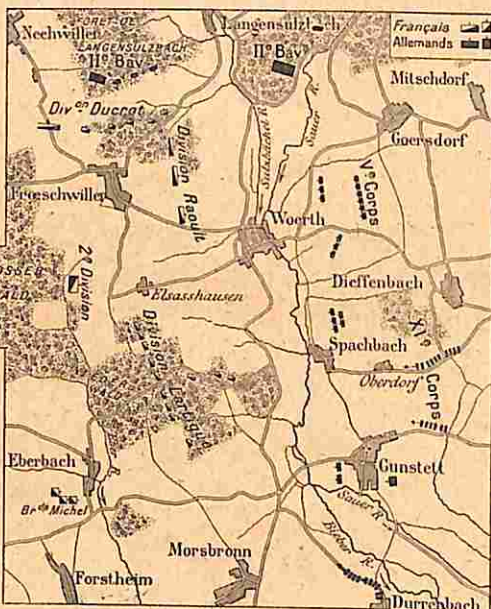
À quatre heures, les débris de l'armée du maréchal sont groupés autour de Froeschwiller, le seul appui qui leur reste.

## LA GUERRE DE 1870

Afin d'arrêter la marche des V<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> corps qui les menacent de près, le maréchal fait avancer 48 pièces de la réserve d'artillerie, qui se mettent en batterie près d'Elsasshausen; à peine avaient-elles ouvert le feu que l'ennemi surgit de ce village, fusille les artilleurs et s'empare de 13 canons. Le reste se retire en toute hâte.

Ici, se passe un fait de guerre digne d'être cité et honoré. Le 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs se précipite sur l'ennemi baïonnette baissée, et, sans tirer un coup de fusil, il chasse les masses profondes des Prussiens jusqu'au Niederwald, et reprend 6 des canons que nous venions de perdre.

Mais de tous côtés éclate une fusillade terrible contre les vaillants turcos; après avoir perdu en un instant la moitié de leur effectif, près de 800 hommes, ils sont contraints de se jeter dans le Grosser-Wald, d'où ils gagnent Reichshoffen.



CHAMP DE BATAILLE DE WOERTH. (V. page 312, col. 1).

Ce fut la dernière offensive de la journée.

Les cinq corps d'armée du prince royal encerrent le village de Froeschwiller; des colonnes des V<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> y pénètrent. Les nôtres disputent le terrain rue à rue, maison par maison, avec une énergie sublime.

Devant le flot sans cesse grossissant de l'ennemi, l'armée française se retire sous la protection des troupes de la division Ducrot et par celles de la division Lestrap, que le maréchal avait attendues toute la journée.

Cl. Société photographique de Berlin.

G<sup>o</sup>l KIRCHBACH.

Cette division était partie de Bitche dès le matin, et n'atteignait Niederbronn qu'au moment de la retraite; elle s'était avancée avec une lenteur incompréhensible.

Les effectifs engagés avaient été les suivants :

Armée française.	Armée allemande.
46.500 hommes.	125.500 hommes.
7.800 chevaux.	33.000 chevaux.
119 canons.	212 canons.

Nous avions 760 officiers et 10 000 hommes hors de combat; les Allemands 10 200 hommes et 480 officiers.

**Retraite sur Châlons.** — Le maréchal de Mac-Mahon reçut l'ordre de l'empereur de battre en retraite sur Châlons.

Le 1<sup>er</sup> corps se rendit par Sarrebourg, Lunéville et Neufchâteau au camp de Châlons, où il arriva le 17 août. Le 5<sup>e</sup> corps l'y rejoignit le 20 août, le 7<sup>e</sup> le 21 du même mois.

La ligne des Vosges était abandonnée sans défense; d'un seul bond on reculait jusqu'à Châlons et dans le plus grand désordre, tant la défaite avait démoralisé et terrifié tout le monde, chefs et soldats.

L'Alsace était aux mains de nos ennemis.

**Marche de la III<sup>e</sup> Armée allemande vers la Meuse.** — Les Allemands épuisés n'avaient pas poursuivi nos troupes.

Le prince royal laissa reposer son armée pendant la journée du 7 Août, et, dès le 8, il se mit en mouvement pour franchir les Vosges.

Le 12, la III<sup>e</sup> armée est établie sur la Sarre entre Sarrebourg et Sarre-Union.

Le 13, elle continuait sa marche vers la Moselle, quand le grand quartier général, qui avait fini par découvrir la direction prise par nos troupes, lui donna l'ordre de se porter sur la ligne Nancy-Lunéville.

Dans leurs mouvements les différents corps de la III<sup>e</sup> armée se heurtèrent à des places fortes.

**Bombardement de Lichtemberg.** — La division wurtembergeoise bombardée, le 9 Août, la petite place de Lichtemberg qui résiste courageusement toute une journée, jusqu'à ce que le fort ne soit plus qu'un brasier. Le sous-lieutenant Archer du 96<sup>e</sup>, qui commande la place, ne se rend qu'après avoir noyé ses poudres, et détruit tout son matériel; il avait avec lui 213 hommes dont 34 blessés.

**La Petite-Pierre.** — Le même jour, une partie du V<sup>e</sup> corps se présente sur la route de Sarre-Union, devant la Petite-Pierre, un fort de très minime importance où la garnison se composait de quelques hommes commandés par un sous-officier, le sergent-major Baltz.

Jugeant que ses forces ne lui permettaient pas de tenter la moindre résistance, Beltz noya ses munitions, jeta au fond d'un puits les 8 canons de la place, réunit ses hommes, sortit par une poterne dissimulée, et gagna Phalsbourg où il se mit, lui et sa troupe, sous les ordres du commandant de cette place.

Lorsque les Allemands pénétrèrent dans le fort de la Petite-Pierre, ils n'y trouvèrent plus rien.

Le sergent-major Beltz fut dans la suite félicité pour avoir fait preuve d'intelligence et de dévouement, et nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

**Phalsbourg.** — Le 10 Août, le XI<sup>e</sup> corps se heurte à la place de Phalsbourg que commande le chef de bataillon Taillant avec 1220 hommes.

Sommé de se rendre et menacé d'un bombardement, le commandant répond : « J'accepte le bombardement. »

En moins d'une heure, mille obus tombent sur la ville et sur les remparts sans produire aucun effet sur les assiégés.

Le soir, le XI<sup>e</sup> corps continuait sa route laissant à une de ses divisions, la XI<sup>e</sup> qui le suivait, le soin de bloquer Phalsbourg.

La XI<sup>e</sup> division arriva en effet le lendemain, et ouvrit de suite le feu avec 60 canons.

La place n'en avait que 10, mais elle avait un chef énergique et une population prête à tous les sacrifices.

Le 14 Août, le commandant de la XI<sup>e</sup> division, jugeant que ses moyens étaient insuffisants pour venir à bout de la ténacité de la défense, se remit, à son tour, en route vers la Sarre.

Il fut remplacé le 15 par des troupes de Landwehr munies d'artilleries de siège, et le bombardement recommença.

La garnison se défendit quatre mois durant, harcelant sans cesse l'ennemi jusque dans ses cantonnements, luttant sans défaillance, malgré les pertes que leur faisaient subir les projectiles allemands, la maladie et le manque de nourriture.

Elle ne se rendit que le 12 Décembre, lorsqu'il n'y eut plus une livre de pain dans Phalsbourg. Le commandant Taillant fit enclouer ses canons et détruire les munitions qui restaient, puis il écrivit au commandant des troupes d'investissement une admirable lettre qui se terminait ainsi : « Les portes de Phalsbourg sont ouvertes; vous nous y trouverez désarmés mais non vaincus. »

Taillant refusa de signer une capitulation, ne réclama aucune faveur et voulut partager le sort de ses soldats, être prisonnier comme eux.

A son retour de captivité, il fut promu lieutenant-colonel et nommé commandeur de la Légion d'Honneur, en récompense de sa belle conduite.

**Strasbourg.** — Pendant que le gros des forces de la III<sup>e</sup> armée s'avancait vers la Moselle, la division badoise en était détachée et recevait l'ordre d'aller mettre le siège devant Strasbourg. Elle avait pour chef le général de Werder qui disposait de 60 000 hommes et de 510 canons, dont 400 pièces de siège.

Dès le 9 Août, la place fut sommée de se rendre.

Elle contenait pour la défense 15 000 hommes, dont 12 soldats du génie seulement; son artillerie était insuffisante; les approvisionnements ne lui permettaient pas une résistance prolongée.

Le général de division Ulrich, du cadre de réserve, la commandait.

## BRÈVE HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870

Le bombardement commença le 15 août. Le 9, les premiers incendies se déclarent le 24, l'arsenal, le musée, la bibliothèque, l'hôpital militaire sont la proie des flammes, des rues entières s'effondrent, et beaucoup d'habitants sont tués ou blessés.

L'artillerie de la place répond de son mieux ; mais là comme ailleurs, ses obus ne peuvent atteindre les pièces allemandes qui sont hors de la portée de nos canons.

Le 29 Août, le général de Werder commence le siège régulier de la ville, et fait creuser la première parallèle, tandis que le bombardement redouble.

Alors plusieurs tentatives sont faites par le conseil municipal auprès du général Ulrich, pour

qu'on cesse une résistance inutile ; le général refuse, persistant à se défendre jusqu'au bout.

Cependant les Allemands avaient poursuivi les travaux d'approche, et leurs canons avaient ouvert une brèche dans les murailles. Le 27, ils jetaient des ponts volants sur les fossés ; l'assaut était imminent.

Devant les désastres qui s'accumulaient, voyant la garnison, épuisée et réduite, dans l'impossibilité de refouler l'ennemi, perdant tout espoir d'être secouru, le général Ulrich voulut épargner à Strasbourg l'assaut et les horreurs du pillage, et fit hisser le drapeau parlementaire.

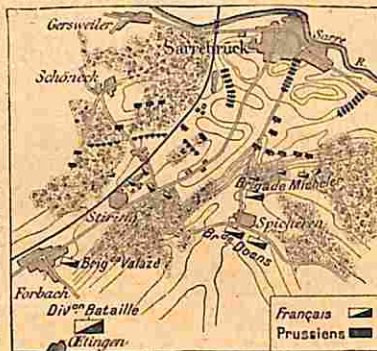
Le siège avait duré 48 jours et le bombardement 31 ; 600 maisons étaient détruites par l'incendie, 400 habitants avaient été tués, et 2000 hommes de la garnison étaient hors de combat.

## Opérations en Lorraine.

**L'Armée du Maréchal Bazaine.** L'Armée du Prince Frédéric-Charles. — Napoléon III avait scindé en deux l'armée du Rhin et partagé le commandement entre le maréchal de Mac-Mahon et le maréchal Bazaine. Tandis que le

Bataille, qui est en réserve, se porte à son secours et rétablit le combat.

Vers cinq heures, la fusillade se ralentit au point que le général Frossard croit que c'est la fin de l'action ; c'était le moment où ses adversaires recevaient le renfort et préparait une attaque décisive. En effet, la lutte reprend bientôt au Gifertwald. La brigade Doens de la division Laveaucoupet fonce sur l'ennemi dans un élan admirable, et le ramène en arrière, mais elle est écrasée par le nombre toujours croissant des assaillants ; son chef est tué, presque tous ses officiers sont hors de combat. Malgré tant d'héroïques efforts, nous perdons le Rotherberg. Ce qui reste de la brigade Doens se replie sur Spickeren, où la lutte continue.



CARTE DE LA BATAILLE DE SPICKEREN :  
6 AOÛT, QUATRE HEURES DU SOIR.

lutte avec la III<sup>e</sup> armée allemande, le maréchal Bazaine est aux prises avec la I<sup>re</sup> et la II<sup>e</sup> armée. Le 6 août, les corps placés sous ses ordres sont échelonnés sur la rive gauche de la Sarre : le 2<sup>e</sup> (général Frossard) est à Spickeren et Forbach, le 3<sup>e</sup> (maréchal Bazaine) à Saint-Avold, le 4<sup>e</sup> (général Ladmirault) à Boulay, la garde impériale (général Bourbaki) à Courcelles.

Le général Frossard ayant abandonné Sarrebrück, qu'il avait occupé après la reconnaissance du 4 août, pour se reporter sur Spickeren, ce mouvement fit croire aux Allemands que le 2<sup>e</sup> corps opérait une retraite. Pénétré de cette idée, le général de Kameke, commandant la tête de la I<sup>re</sup> armée allemande, lança ses troupes sur les hauteurs de Sarrebrück ; il devait infailliblement se heurter aux troupes du général Frossard qui occupaient, sur la rive gauche de la Sarre, une ligne de 4 kilomètres d'étendue, allant de Stiring au Gifert-Wald.

**Spickeren (6 Août).** — L'avant-garde allemande entame violemment le combat sur toute la ligne : à notre droite, la division Laveaucoupet (brigades Micheler et Soëns), en position près de Spickeren ; à gauche, la division Vergé (brigades Joivet et Valazé) placée entre Stiring et Forbach, accueillent les assaillants par une fusillade nourrie et les obligent à rétrograder.

Les divers éléments de la I<sup>re</sup> armée qui se trouvaient à portée du champ de bataille marchent au canon, et, à quatre heures du soir, 36 pièces ouvrent le feu sur Spickeren et le Rotherberg où s'est déployée la division Laveaucoupet. La position est intenable. La division Vergé va plier aussi sous un assaut vigoureux, lorsque la division

Les Allemands tentent alors un mouvement sur notre gauche ; 60 canons écrasent de leurs feux la division Vergé, et la forêt de Spickeren est abordée de tous les côtés à la fois. Nos soldats, harassés par huit heures de lutte acharnée, privés de munitions, complètement tournés, reculent pour ne pas être enveloppés.

Il est sept heures et demie du soir ; à ce moment, on entend le canon du côté de Forbach ; c'était la 13<sup>e</sup> division prussienne qui avait tourné notre gauche à l'abri des bois et qui cherchait à couper notre ligne de retraite.

Sachant Forbach faiblement occupé, le général Frossard ordonne la retraite que protègent les 32<sup>e</sup>, 55<sup>e</sup> et 77<sup>e</sup> de ligne en défendant le terrain pied à pied, à travers les rues de Stiring, en brûlant jusqu'à leurs dernières cartouches.

La nuit est alors obscure ; à onze heures du soir seulement, la fusillade cessa tout à fait. La bataille était perdue, sans que le maréchal Bazaine, averti cependant à Saint-Avold du danger que courait le 2<sup>e</sup> corps, soit venu sur le champ de bataille, sans qu'il ait donné un ordre, sans qu'il ait envoyé aucun secours.

A Forbach, où le canon s'était fait entendre se trouvait le lieutenant-colonel Dulac avec deux escadrons du 12<sup>e</sup> dragons et une compagnie de réserve du génie. Lorsque, vers 7 heures du soir, le lieutenant-colonel Dulac aperçut débouchant de la forêt de Forbach, les têtes de colonne de la 13<sup>e</sup> division d'infanterie prussienne, il disposa dans des tranchées les soldats du génie et les cavaliers qui avaient mis pied à terre et accueillit l'ennemi par une fusillade nourrie.

Cette poignée d'hommes, aidés bientôt par 200 réservistes du 12<sup>e</sup> de ligne, amenés au pas de course de la gare où ils venaient de débarquer, par leur chef, le sous-lieutenant Arnaudy, maintint en respect la 13<sup>e</sup> division prussienne, pendant deux heures.

Le lieutenant-colonel Dulac donna l'ordre de battre en retraite seulement, lorsqu'il fut tourné et pour protéger la marche, les dragons remonterent à cheval et chargèrent les Prussiens.

La nuit venant, la petite troupe regagna Forbach et barriada le pont du chemin de fer, tandis que deux de nos batteries de réserve artillaient définitivement la 13<sup>e</sup> division.

régente et des ministres qui insistèrent sur l'effet qu'une nouvelle retraite sans combat produirait dans le pays, déjà très impressionné par les derniers échecs, l'empereur modifia de nouveau son projet, et résolut de grouper les troupes aux environs de Metz. Le 8 Août, les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps commencèrent leurs mouvements dans cette hypothèse; le 10, le maréchal Canrobert reçut l'ordre d'amener le 6<sup>e</sup> corps de Châlons à Metz par le chemin de fer, et le commandant du 7<sup>e</sup> corps, le général de Failly fut avisé de prendre la même direction.

Dans la soirée du 10 Août, nouveau contre-ordre. Napoléon III apprend que l'armée du prince royal de Prusse est aux portes de Nancy et menace de tourner nos forces en Lorraine; alors il réunit un conseil de guerre qui décide, sous sa présidence, d'envoyer l'armée à Châlons par Verdun et de laisser seulement une forte garnison dans Metz.

En trois jours, trois projets avaient été adoptés, puis écartés.

**Événements Politiques.** — Pendant ce temps, des événements politiques importants se



CHAMP DE BATAILLE DE SPICKEREN : QUATRE HEURES DU SOIR.

Grâce à cette audacieuse manœuvre, la route de Forbach restait libre, et la retraite du 2<sup>e</sup> corps put s'effectuer.

Nous avions 30 000 hommes engagés à Spickeren et 90 canons, contre 50 000 allemands avec 108 canons.

Nos pertes étaient de 4 640 hommes et 233 officiers hors de combat; celles des Allemands de 3 800 hommes et 211 officiers.

Les conséquences de la bataille de Spickeren furent désastreuses; l'ennemi était maître de tout le territoire qui s'étendait de la frontière jusqu'à la Moselle et de la ligne de défense des Vosges.

**Hésitations de Napoléon III. Ordres et Contre-Ordres.** — Napoléon III avait d'abord songé à concentrer l'armée à Saint-Avold, pour se jeter de là sur l'ennemi; l'exécution de ce projet ayant paru soulever de grosses difficultés, on l'abandonna.

Dans un second projet, l'empereur reportait le point de concentration plus en arrière, afin de couvrir Paris tout en gardant Metz. Des ordres furent expédiés dans ce sens le 7 Août, pour réunir à Châlons, l'armée du maréchal Bazaine à celle du maréchal de Mac-Mahon.

Mais, après avoir reçu les avis de l'impératrice

passaient à Paris. Accusé d'imprévoyance et d'incurie, le ministre Ollivier, qui n'a plus la confiance de l'Assemblée législative, est obligé de démissionner le 9 Août. Le général Montauban, comte de Palikao, est chargé de former un nouveau cabinet, où il prend le portefeuille de ministre de la Guerre.

Le nouveau ministère s'occupe immédiatement d'augmenter les effectifs; les engagements pour la durée de la guerre sont admis sans conditions; le contingent annuel est appelé en entier; les célibataires et les veufs de 25 à 35 ans qui ne faisaient pas partie de la garde mobile sont incorporés.

Sur les conseils de l'impératrice, et sous la pression du Corps législatif et du ministère, l'empereur, dont la présence à la tête de l'armée était jugée plus funeste qu'utile, remet le commandement en chef de l'armée du Rhin au maréchal Bazaine.

Le maréchal Le Bœuf, major général, est remplacé dans ses fonctions, par le général Jarras, qui prend le titre de chef d'État-Major général.

**Marche des 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Armées allemandes.** — Dès qu'il eût appris notre concentration sous Metz, l'État-Major général allemand dirigea sur la Moselle, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> armée; la 3<sup>e</sup>



continua son mouvement vers la ligne Nancy-Lunéville.

En conséquence de ces dispositions, la I<sup>re</sup> armée était établie le 13 Août entre *Pange* et *Courcelles-Chaussy*, ses avant-postes s'avancant jusqu'à la ligne *Sainte-Barbe-Loquenexy*, à l'est de Metz et face à cette place.

La II<sup>e</sup> armée est reliée à la gauche de la I<sup>re</sup> et s'étend jusqu'à *Pont-à-Mousson*, sur la Moselle, au sud de Metz.

Les deux armées sont donc placées en échec, prêtes à se prêter un mutuel appui en tombant sur notre flanc si nous attaquons l'une ou l'autre.

**Armée française.** — De notre côté, les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps et le 6<sup>e</sup> encore incomplet, sont groupés près de Metz.

Sur le désir formel de l'empereur, le maréchal Bazaine a donné l'ordre de retraite sur Châlon par Verdun. Le 12 Août, de nombreux ponts sont jetés sur la Moselle; malheureusement une crue subite des eaux en mit plusieurs hors de service la nuit suivante, et il fallut toute la journée du 13 et la matinée du 14 pour les rétablir.

Ce jour-là, vers midi, le 2<sup>e</sup> corps avait passé le fleuve, ainsi que deux divisions du 4<sup>e</sup>; les deux autres étaient dans la vallée, à proximité des ponts; le 3<sup>e</sup> corps se mettait en route vers la Moselle, lorsqu'une batterie allemande ouvrit le feu dans la direction de Colombey.

Aussitôt le 5<sup>e</sup> corps (général Deceaen) se déploie et occupe la ligne *Grigy-Colombey-Nouilly*. Le général Ladmirault (4<sup>e</sup> corps) ramène au pas de charge deux de ses divisions, et s'installe à la gauche du 3<sup>e</sup>, en avant du fort de *Saint-Julien*.

La garde est à *Borny*.

La batterie allemande qui avait ouvert le feu appartenait à l'avant-garde de la I<sup>re</sup> armée, commandée par le général Von der Goltz; ce général avait, de sa propre autorité, et dans le but d'arrêter notre mouvement de retraite, prescrit une démonstration sur Colombey.

**Borny (14 Août).** — L'attaque du général Von der Goltz sur Colombey est bientôt soutenue par les I<sup>er</sup> et VII<sup>e</sup> corps prussiens qui s'étendent de Colombey à Nouilly, avec 60 bouches à feu, et occupent le ravin de Colombey; mais ils cherchent en vain à gagner les bords du plateau. On les rejette en bas des pentes, et nos positions demeurent intactes.

Sur notre droite, la position n'est pas aussi favorable. Vers six heures du soir, le maréchal Bazaine, constatant les pertes considérables que subissent nos troupes par le feu du VII<sup>e</sup> corps, embusqué dans les bois et sous les couverts, leur prescrit de se reporter en arrière.

Ce mouvement de recul ne s'accomplit pas sans désordre. Nos bataillons décimés se précipitent en courant vers le bois de Borny; les Prussiens s'élançant à leur suite et s'emparent du terrain abandonné, sans pouvoir dépasser *Colombey* et *la Grange-aux-Bois*. Cette bande de terrain, large de 1 kilomètre et longue de 2 à peine, ce sera tout ce que l'ennemi pourra nous prendre dans la journée.

Sur toute l'étendue du champ de bataille, la lutte cesse seulement à neuf heures du soir.

Le maréchal envoya l'ordre de reprendre le mouvement de retraite, qui commença seulement à deux heures du matin, parce qu'il fallait relever les blessés et remplacer les munitions.

Le combat n'avait pas duré quatre heures et les pertes étaient considérables, tant la lutte avait été ardente.

52 000 Français avec 156 canons dont 36 mitrailleuses avaient en face d'eux, 72 000 Allemands avec 192 canons.

Nous avions 3 600 hommes hors de combat dont 374 tués, et les Allemands 4 900 dont 1 189 tués.

Le combat de Borny ne fut pour nous, ni une défaite, ni une victoire; tandis que les Allemands avaient l'avantage de conquérir du terrain sur notre aile droite, les troupes de notre aile gauche (4<sup>e</sup> corps), maîtresses de leurs positions, se disaient victorieuses et leur succès eut une influence heureuse sur le moral de toute l'armée de Metz qui entrevit des jours meilleurs.

Il est cependant indiscutable que les Allemands avaient tiré de cette rencontre un sérieux avantage, en retardant le passage de la Moselle que nous avions intérêt à presser, ce qui permettra à la II<sup>e</sup> armée allemande de continuer son mouvement tournant, d'arriver, avant l'armée du Rhin, sur le plateau de Gravelotte, et de lui barrer la route.

**Passage de la Moselle.** — Le mouvement de retraite de l'armée française sur Verdun, par Gravelotte, avait été commencé, comme on l'a vu, le 14 août, par les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps; le 15 dans l'après-midi, ces deux corps s'établirent près de Rezonville, tandis que la garde s'installait à Gravelotte.

Quant aux 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps, dont la marche avait été arrêtée par le combat de Borny, ils reprirent leur mouvement le 15, à deux heures du matin, et ils ne devaient atteindre leurs emplacements que le 16 dans la soirée.

En sorte que, le 16 Août, dans la matinée, l'armée de Bazaine occupe les positions suivantes :

Le 2<sup>e</sup> corps est à *Rezonville*, face à l'ouest, ayant le 6<sup>e</sup> corps à sa droite;

Le 3<sup>e</sup> corps, moins la 3<sup>e</sup> division qui n'a pas



CARTE DE LA BATAILLE DE BORNY : 14 AOÛT, UNE HEURE DE L'APRÈS-MIDI.

encore rejoint, s'étend à la droite du 6<sup>e</sup>, jusqu'à Vernville ;

Le 4<sup>e</sup> est encore à Woippy, au nord de Metz, la garde à Gravelotte. La division de cavalerie Forton est à Vionville, entre le 2<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> corps, celle du général du Barail, à Brunville.

Le maréchal, malgré toutes les observations qui lui avaient été soumises, avait ordonné que l'armée, forte de 150 000 hommes, gagnerait les plateaux de la rive gauche de la Moselle, par une seule route, celle de Metz à Gravelotte par Moulins, tandis qu'il en avait quatre à sa disposition ; il s'ensuivit un tel encombrement de troupes, d'équipages de pont, de voitures de toute espèce, que les corps avancèrent très lentement. La garde, par exemple, mit vingt-quatre heures pour se rendre de Metz à Gravelotte ; elle avait parcouru 17 kilomètres.

**Rezonville (16 Août).** — Le 15 au soir, le maréchal Bazaine avait ordonné qu'on se mettrait en route le lendemain matin, à quatre heures et demie, pour reprendre la marche sur Châlons, par les routes de Conflans et de Mars-la-Tour. Mais l'empereur ayant quitté l'armée, pour se rendre à Verdun, le 16 de grand matin, le maréchal, qui n'avait consenti au mouvement de retraite sur Châlons que sous la pression du souverain, modifia aussitôt ses instructions et décida qu'on ne reprendrait la marche que lorsque tous les corps seraient groupés en entier, aux points qui leur avaient été assignés.

*Le désir de ne pas s'éloigner de Metz se manifestait pour la première fois chez le maréchal.*

On attendait donc avec quiétude au camp français l'arrivée des retardataires, lorsque des obus tombent soudain sur la division de cavalerie Forton, et y jettent le désordre. L'artillerie de l'avant-garde du prince Frédéric-Charles était parvenue jusqu'aux alentours de Vionville, à 300 mètres de nos campements, sans que son approche ait été signalée, et canonait nos positions.

D'où venaient ces assaillants ?

Après le combat de Borny, le commandant de la II<sup>e</sup> armée allemande, dont le quartier général était à Pont-à-Mousson, avait reçu l'ordre de se porter par une vigoureuse offensive sur la route de Metz à Verdun, afin de nous couper la retraite.

Le Prince Frédéric-Charles put exécuter facilement cet ordre ; il trouva libres et intacts les ponts de la Moselle à Ars, à Pont-à-Mousson, à Novéant, que le maréchal Bazaine n'avait pas cru devoir détruire.

Le 15 au soir, la V<sup>e</sup> division de cavalerie prussienne atteignait la route de Verdun à l'ouest de Mars-la-Tour.

Le III<sup>e</sup> corps s'étendait de Pagny à Novéant, avec une avant-garde à Gorze ; le X<sup>e</sup> à une division à Thiaucourt, l'autre à Pont-à-Mousson.

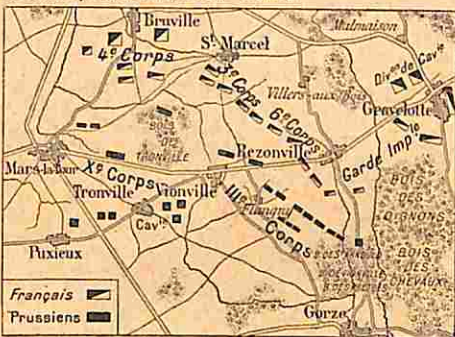
La garde était à Dieulouard ; le IV<sup>e</sup> corps à Marbach.

En résumé, quatre corps avaient passé la Moselle ; les autres étaient encore en arrière : le IX<sup>e</sup> corps à Vervy, le XII<sup>e</sup> à Nomeny, le II<sup>e</sup> à Hery.

Le commandant de la II<sup>e</sup> armée, afin de reconnaître exactement la situation de nos troupes, avait prescrit, pour le lendemain 16 août, au III<sup>e</sup> corps de se porter sur Mars-la-Tour par Gorze et au X<sup>e</sup> de se porter sur la route de Verdun.

C'était l'avant-garde du X<sup>e</sup> corps, qui, la première, avait aperçu le camp français, et entamait le combat.

Les troupes du III<sup>e</sup> corps la rejoignirent bientôt.



CARTE DE LA BATAILLE DE REZONVILLE : 16 AOUT, CINQ HEURES DU MATIN.

des batteries ennemies auxquelles les nôtres ne peuvent plus répondre, enveloppés de toute part, fléchissent et abandonnent le village.

Les Allemands s'y précipitent ; afin de les arrêter, le général Frossard lance contre eux le régiment des cuirassiers de la garde qui charge en trois échelons : le premier est en un instant décimé par les balles, le second arrive à peine jusqu'aux tirailleurs ennemis, le troisième, arrêté par les débris des échelons précédents, est culbuté par la mousqueterie avant d'atteindre le but. Le régiment des cuirassiers de la garde avait perdu 23 officiers, 208 sous-officiers et soldats et 243 chevaux, soit la moitié de ses officiers, et le tiers de son effectif.

A la poursuite des cuirassiers de la garde se précipitent aussitôt deux régiments de hussards prussiens. A ce moment même, le maréchal Bazaine venait d'arriver sur le lieu du combat ; enveloppé par les hussards avec son état-major, le maréchal dut mettre l'épée à la main pour se défendre. Fort heureusement pour lui, deux escadrons d'escorte accoururent au galop et le dégagèrent.

Pour combler le vide laissé par la division Bataille, le maréchal fait porter en avant de Rezonville la brigade des grenadiers de la garde. A peine est-elle en position, que surgit devant elle la VI<sup>e</sup> division de cavalerie prussienne, prête

A onze heures, 120 canons concentrent leur feu sur les troupes déployées du 2<sup>e</sup> corps, qui n'en a que 72 à lui opposer, et sur le village de Flavigny, qui n'est plus bientôt qu'un monceau de ruines. Nos soldats résistent héroïquement ; le général Bataille est blessé grièvement en combattant au milieu d'eux, l'épée à la main. Mais la lutte est trop inégale ; les défenseurs de Flavigny, écrasés par l'action incessante

pour la charge. Les grenadiers la reçoivent par un feu violent, et l'obligent à rétrograder.

G<sup>ral</sup> LADMIRAULT.

Le maréchal Canrobert le comptent, et il va tenter de reprendre Vionville : le 6<sup>e</sup> corps, appuyé par le 3<sup>e</sup> qui se place à sa droite, se portent en avant.

**Charge de la Brigade Bredow.** — Le général d'Alvensleben, commandant le III<sup>e</sup> corps prussien voit le danger ; il oppose au 6<sup>e</sup> corps la brigade de cavalerie Bredow ; cuirassiers et uhlands chargent avec impétuosité notre artillerie, et traversent même les lignes d'infanterie ; nos soldats, un instant surpris par l'impétuosité de la charge, reviennent de leur stupeur, et les criblent de projectiles.

Enfin, assailli par la division Forton et les cavaliers du général de Valabrègue accourus de Rezonville, la brigade Bredow fêchit et rebrousse chemin à travers la ligne de tirailleurs qui les fusille une seconde fois. Elle avait perdu dans cette chevauchée intrépide, qui demeure célèbre en Allemagne sous le nom de chevauchée de la mort, 16 officiers, 363 hommes et 499 chevaux.

Cette charge n'avait pas brisé l'élan des troupes du 6<sup>e</sup> corps ; elles se préparaient à l'attaque, quand un ordre du maréchal arrêta son offensive.

**Offensive du 4<sup>e</sup> Corps.** — Vers trois heures, le combat se ralentissait, lorsque les divisions de Cissey et Grenier du 4<sup>e</sup> corps arrivèrent sur le champ de bataille, et se déployèrent à droite de la ligne de combat, en avant de Bruville. Dans un vigoureux élan, elles reprennent le bois de Tronville ; mais ce nouvel effort est encore arrêté par la volonté du général en chef, qui prescrit au 4<sup>e</sup> corps de se maintenir à la hauteur des corps placés à sa gauche. Dès le début de la journée, le maréchal accumule ses renforts du côté de Metz, tandis qu'il demeure sur une défensive inerte du côté de la droite, comme s'il lui importait peu de se développer, et de se voir couper la retraite.

Cette inertie à laquelle le maréchal condamne le 6<sup>e</sup>, le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> corps, va donner aux Allemands le temps de recevoir des renforts. La XX<sup>e</sup> division débouche sur le champ de bataille, et grâce à l'appui de son artillerie, réussit à chasser les nôtres du bois de Tronville. Une autre brigade prussienne est lancée à l'assaut de Bruville, mais elle échoue et recule, après avoir subi des pertes énormes sous l'attaque de la division de Cissey.

**Charge de 5 000 Cavaliers.** — Emportée par son ardeur, cette division pénètre dans les lignes ennemies, et son audace va mettre aux prises la cavalerie des deux partis. C'est d'abord le 1<sup>er</sup> régiment des dragons de la garde prussienne, qui se jette résolument dans la mêlée et se fait écharper. Après lui, la V<sup>e</sup> division de cavalerie et la brigade des cuirassiers de la garde reçoivent l'ordre de charger à outrance « pour le salut de leurs frères d'armes en danger ». Leur action, combinée avec le feu des batteries placées près de Mars-la-Tour, réussit à contenir nos troupes momentanément.

Cl. Société photographique de Berlin.

P<sup>te</sup> FR.-CHARLES.

C'est à ce moment que le général de Ladmirault, voyant se dessiner un grand mouvement de la cavalerie prussienne pour tourner son flanc droit, lui opposa la division Legrand, la brigade de France, le 2<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, et derrière eux la division Clérembault : en tout 20 escadrons qui se ruent sur 21 escadrons allemands.

G<sup>ral</sup> BOURBAKI.

5 000 cavaliers s'abordent avec une grande impétuosité, les deux lignes se pénètrent, et une mêlée furieuse s'engage dans un nuage épais de poussière. Pendant quelques instants, les escadrons sont mêlés ; c'est une cohue épouvantable, dans laquelle les cavaliers se battent à coups de sabre et de revolver ; quand ils réussissent à se dégager, les nôtres se retirent sur Bruville, les Allemands vers Mars-la-Tour.

Cette rencontre de cavalerie, la plus rude cependant qu'on ait vue depuis le premier empire, n'avait pas donné de résultats appréciables.

Comme la nuit venait, le général de Ladmirault ne voulut pas tenter un nouvel effort ; d'ailleurs, il avait reçu l'ordre de se borner à tenir sur ses positions, et il savait qu'il ne serait pas soutenu dans son offensive.

De son côté, le X<sup>e</sup> corps prussien se replia au sud de la route de Mars-la-Tour, se retirant en somme devant le 4<sup>e</sup> corps français.

À droite de notre ligne, nous restions donc incontestablement les maîtres du champ de bataille.

**Combat à l'Aile gauche.** — Bien que la nuit fût venue, on se battait encore avec acharnement au centre et à la gauche.

La division des grenadiers de la garde et la brigade Lapasset, établis sur les sommets des pentes douces qui descendent de Rezonville et dominent les bois de Saint-Arnould, résistaient victorieusement à toutes les attaques depuis deux heures de l'après-midi. Par trois fois, elles avaient repoussé, avec des pertes effroyables, d'abord la XVI<sup>e</sup> division du VIII<sup>e</sup> corps, puis l'avant-garde du IX<sup>e</sup>, qui, vers sept heures et demie, profitant de l'obscurité, et se glissant à travers les taillis, avait débouché du bois des Oignons.

Depuis cet instant, jusqu'à dix heures du soir, le combat traîna sans effets sensibles.

**Dernière Offensive.** — Le prince Frédéric-Charles, prévenu seulement à deux heures de l'après-midi de l'importance de l'engagement, était accouru en toute hâte de Pont-à-Mousson et avait pris à son arrivée sur le champ de bataille la direction du combat.

À huit heures du soir, voyant que la lutte est toujours indécise, il tente une offensive générale contre Rezonville. Toutes les batteries allemandes se groupent sur le plateau qui s'étend entre Flavigny et le bois de Saint-Arnould, et font pleuvoir une pluie d'obus sur Rezonville, tandis que la VI<sup>e</sup> division prussienne est lancée à l'assaut de nos positions.

Mais le général Bourbaki a réuni 54 pièces de la garde, au sud du village, qui ripostent vio-

lement, tandis que son infanterie dirige sur les assaillants un feu terrible qui les arrête et les contraint bientôt à la retraite, après de lourdes pertes.

Entraînés par le succès, la garde et les troupes du 6<sup>e</sup> corps s'avancent sur Vionville.

Le prince Frédéric-Charles prévient le danger qui le menace, et, pour arrêter ce suprême retour offensif, il fait charger la 6<sup>e</sup> division de cavalerie, la seule troupe encore disponible. L'obscurité est complète, et les cavaliers n'ont pour direction que la flamme qui sort de la bouche des canons et des fusils. Efforts vains; uhlans et hussards sont décimés, et leurs débris sont ramenés vers Vionville.

Il est dix heures du soir; la nuit profonde arrête définitivement le combat.

Les deux partis s'attribuèrent la victoire; nous restions maîtres de notre ligne de retraite par la route de Verdun, et de leur côté, les Allemands alléguaient qu'ils avaient arrêté notre marche, et qu'ils s'étaient suffisamment approchés pour nous obliger à combattre encore si nous voulions poursuivre notre mouvement.

La bataille de Rezonville fut une des plus sanglantes de notre époque; nous avions 16 940 hommes hors de combat, dont 837 officiers; les Allemands 15 320 hommes, dont 711 officiers; au total, 32 160.

Le total des forces engagées était, de notre côté, de 136 000 hommes, avec 364 canons et 60 mitrailleuses; du côté ennemi, de 95 000 hommes, avec 222 canons.

Pour la première fois, nous avions eu la supériorité numérique, et le maréchal Bazaine n'avait pas voulu en profiter.

En effet, avec persistance, il a arrêté les mouvements offensifs des 6<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> corps, qui avaient chance de battre, les uns après les autres, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les corps d'armée allemands; et tandis que tous les efforts de l'ennemi se portaient sur notre droite pour nous empêcher de gagner l'intérieur de la France, le maréchal accumulait sur notre aile gauche des réserves inutiles, dans un but, toujours le même, celui de garder ses communications avec Metz.

En résumé, le retard apporté dans le passage de la Moselle, le choix d'une seule route de retraite, qui rendait la marche si lente et si difficile, le stationnement prolongé des troupes dans la matinée du 16, lorsqu'elles auraient dû se mettre en mouvement dès quatre heures du matin, semblent bien établir que le commandant en chef n'avait pas la volonté ferme de se retirer sur Verdun.

### Mouvements de l'Armée française, le 17 Août.

Le 17 de grand matin, le maréchal Bazaine avait encore la faculté de battre en retraite sur Verdun, en appuyant vers le nord par les routes de Conflans et de Briey; les corps prussiens qui avaient combattu le 16 n'étaient pas encore en mesure de l'attaquer immédiatement; il leur fallait des renforts qui ne pouvaient pas arriver avant la fin de l'après-midi.

Au lieu de cela, le maréchal se reporta en arrière sur le plateau de Plappeville, et laissa le champ libre aux Allemands qui regardèrent ce mouvement de recul comme une conséquence de leur attaque de la veille, et s'attribuèrent définitivement la victoire.

Pour justifier ce mouvement de recul sous

Cl. Pierre Feit



MARSHAL CANROBERT.

Metz, le maréchal invoqua la nécessité de compléter les vivres et les munitions. Or, une enquête a établi que l'armée du Rhin avait tout le nécessaire pour atteindre Verdun; elle disposait, en effet le 16 au soir, de 80 000 obus, de 16 millions de cartouches, et de quatre jours et demi de vivres. En outre, le maréchal savait l'existence, à Verdun, de grands approvisionnements.

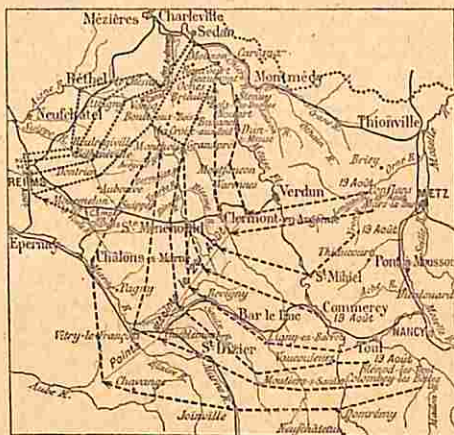
Le 17 Août, l'armée du Rhin se mit en marche morne et triste, comme si elle eût deviné que son mouvement décidait de sa perte, et préparait de terribles

catastrophes. Elle s'arrêta sur une position qui s'étend de Gravelotte à Roncourt, en passant par Verneville, Amanvillers, Saint-Ail, Saint-Marie-aux-Chênes et Saint-Privat.

**Mouvement des Armées allemandes.** — De son côté, le Prince Frédéric-Charles, croyant être attaqué dans la matinée du 17, avait appelé toutes les troupes en situation d'arriver à Rezonville à court délai. Dès qu'il acquiesce la certitude que l'armée française se replie, son anxiété fait place à une grande satisfaction.

Il donne l'ordre de précipiter la concentration. Le 17 et le 18, sept corps d'armée et trois divisions de cavalerie exécutent vers le nord une grande conversion, dont le but est d'acculer l'armée du Rhin à la Belgique, ou de la forcer à rentrer sous Metz.

Le 18 Août vers midi, les armées allemandes terminaient cette conversion audacieuse qui disposait leurs troupes sur une ligne parallèle au front occupé par l'armée française, lorsque le combat s'engage à Verneville.



CARTE DE LA CONVERSION VERS SEDAN DES ARMÉES ALLEMANDES : 24 AOÛT. (Voir page 325, 2<sup>e</sup> col., 4<sup>e</sup> alinéa.)

Les deux armées occupent à ce moment les positions suivantes :

**Armée Française.** — A droite, le 6<sup>e</sup> corps (maréchal Canrobert) entre Roncourt, Saint-Privat, Amanvillers. Au centre, le 4<sup>e</sup> corps (général de Ladmirault), à Amanvillers; le 3<sup>e</sup> corps (maréchal Le Boeuf), occupe les fermes de la Folie, Leipsich, Moscou et le Point-du-Jour. A gauche : le 2<sup>e</sup> corps (général Frossard), du Point-du-Jour à Sainte-Rufine. La garde et la réserve d'artillerie près du fort de Plappeville. Le front de l'armée est de 14 kilom. (Voir le carte du blocus de Metz, p. 323.)

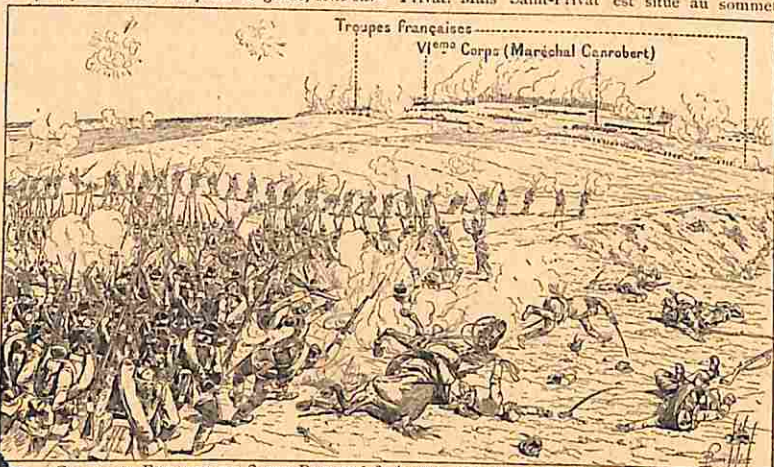
**Armée Allemande.** — 1<sup>re</sup> armée : VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> corps à Gravelotte, en face de notre gauche. II<sup>e</sup> armée : le XII<sup>e</sup> corps vers Noisseville, à-vis de notre droite; la garde à Doncourt, le IX<sup>e</sup> corps à Verneville, en face de notre centre. Sont en route : le X<sup>e</sup> corps sur Saint-Ail; le III<sup>e</sup> corps sur Verneville.

**Bataille de Saint-Privat (18 Août.)** — L'attaque commence sur notre centre, à midi; nos troupes, qu'aucun avant-poste ne garde, sont sur-

seulement et 48 canons, occupant Sainte-Marie-aux-Chênes, Roncourt et Saint-Privat. Le XII<sup>e</sup> corps Saxon a reçu l'ordre de déborder les troupes du maréchal, et tandis qu'il les attaquera de flanc, la II<sup>e</sup> armée les attaquera de front.

Vers cinq heures du soir, le XII<sup>e</sup> corps Saxon a achevé son mouvement tournant, et il aborde Sainte-Marie-aux-Chênes, 1 500 soldats du 94<sup>e</sup> de ligne défendent le village. Cette poignée de braves, commandés par le colonel de Geslin, résiste, avec une énergie admirable, à l'assaut d'une masse de 30 000 hommes, jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions. Puis ils se retirent sur Roncourt, ayant 300 des leurs hors de combat. Croyant la droite du maréchal Canrobert entamée par l'entrée en ligne des Saxons, le prince Auguste de Wurtemberg, commandant en chef de la garde prussienne, pensa le moment venu de l'attaquer de front à Saint-Privat.

Ordre est donné aux deux divisions de la garde de monter à l'assaut de la position de Saint-Privat. Mais Saint-Privat est situé au sommet



CHAMP DE BATAILLE DE SAINT-PRIVAT (18 AOÛT) : QUATRE HEURES DE L'APRÈS-MIDI. L'Attaque par la garde prussienne.

encore une fois! Des obus tombent au milieu du 4<sup>e</sup> corps, au moment où les soldats font la non culbute les marmites et on court aux Heureusement, le premier moment d'émotion, on se reprend vite. Chacun est à son poste de vive fusillade, partie du front de notre ligne s'arrête net la marche de l'avant-garde en-avant jusqu'à sept heures du soir, malgré tous les efforts, les Allemands seront maintenus en avant du centre de la ligne française.

À gauche, l'engagement est plus vif; les Allemands couvrent de projectiles nos positions; les régiments de Moscou et du Point-du-Jour sont en ligne, croyant nos troupes démontées, le général de Metz lança ses soldats à l'attaque; ils furent arrêtés par le feu des régiments du général de Ladmirault et obligés de battre en retraite. La garde française et le centre restent en position de leurs positions.

Immobilisés, les Allemands vont faire de nouveaux efforts sur notre droite, où se trouvent le maréchal Canrobert avec 26 000 hommes

d'une pente douce et dénudée, qui oblige les Prussiens à s'avancer à découvert sous le feu de nos soldats, et lorsqu'ils arrivent à portée de fusil, les balles françaises causent de tels vides dans leurs rangs qu'ils doivent s'arrêter net, cloués au sol : en quelques minutes, chose effroyable, 6 500 hommes et 420 officiers étaient mis hors de combat.

Alors l'artillerie entre en action, pour venir à bout de la résistance tenace de nos soldats, 28 batteries concentrent leur feu sur Saint-Privat et ses alentours; les maisons du village s'écroulent les unes après les autres, et les défenseurs sont criblés de mitraille. Le 6<sup>e</sup> corps a complètement épuisé ses munitions, et son artillerie est démontée. Canrobert dépêche un de ses officiers auprès du commandant de l'armée du Rhin, pour réclamer des cartouches et du secours. Le maréchal Bazaine autorise cet officier à emmener avec lui des caissons de cartouches, mais il refuse d'envoyer du renfort. Cependant la garde impériale, la réserve d'artillerie et 10 régiments de cavalerie sont immobilisés à Plappeville!

La conduite du maréchal Bazaine, pendant

Cl. Gouffé.



M. BAZAINE.

cette journée, est étrange. Il ne monte à cheval qu'à quatre heures du soir, et il se contente de se porter sur le plateau de Plappeville, d'où on ne voit rien de l'action. A sept heures, il rentre à son quartier général, au moment même où les Allemands se ruent sur Saint-Privat. La fusillade et la canonnade augmentent ; on le fait remarquer au commandant en chef, qui répond : « Je sais ce que c'est : ce n'est rien ». — Et il envoie cette dépêche à l'empereur Napoléon : « J'arrive du plateau, l'attaque est très vive. En ce moment, sept heures, le feu cesse ; nos troupes sont constamment restées sur leurs positions. »

Que se passait-il, en réalité, sur le champ de bataille ?

Le XII<sup>e</sup> corps Saxon a achevé son mouvement tournant, il s'est emparé de *Roncourt*, et ses bataillons marchent sur Saint-Privat, qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Derrière les pans de mur encore debout, nos soldats s'abritent de leur mieux, et luttent sans espoir, pour l'honneur. Canrobert est au milieu d'eux, à pied, donnant l'exemple, encourageant la résistance.

A huit heures du soir, le tir de l'artillerie

### Le Camp retranché de Metz.

EN 1866, on avait décidé d'établir une ceinture de forts autour de Metz, et de constituer ainsi un camp retranché, dans lequel une armée française, opérant contre la Prusse, pourrait trouver un appui. Mais, en 1870, les travaux étaient à peine ébauchés : quatre forts seulement pouvaient être utilisés. C'étaient, sur la rive gauche de la Moselle, le fort de *Saint-Quentin* à l'ouest, et le fort de *Plappeville* au nord-ouest ; sur la rive droite, le fort de *Queuleu* au sud, et le fort *Saint-Julien* au nord-est de Metz. Les uns et les autres étaient distants de 2 à 3 kilomètres des murailles de la ville, et l'espace qu'ils abritaient autour d'eux était trop étroit pour permettre à une armée de manœuvrer. C'est dans ce camp retranché que Bazaine

allemande se précipite et achève la destruction de Saint-Privat. L'ordre de l'assaut est donné. Les nôtres ripostent toujours ; autour de l'église encore debout, dans le cimetière, embusqués derrière chaque tombe, ils luttent à coups de fusil, à coups de baïonnette, à coups de crosse, jusqu'à ce que, à bout de forces, sans cartouches, ils soient contraints de rompre le combat pour ne pas être faits prisonniers.

Alors la retraite s'effectua sur Woippy.

A l'aile droite de l'armée du Rhin, les 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps reculaient, mais à l'aile gauche, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> corps couchaient sur leurs positions, avec le sentiment que la journée avait été heureuse pour nos armes !

Les effectifs engagés avaient été du côté des Français de 125 000 hommes ; du côté des Allemands de 280 000 hommes ; nos pertes étaient de 12 300 hommes hors de combat, dont 1 146 tués. Celles des Allemands de 20 159 hommes hors de combat, dont 5 237 tués.

La bataille de Saint-Privat enlevait définitivement à l'armée du Rhin toute communication avec l'intérieur de la France, et la refoulait sur Metz.

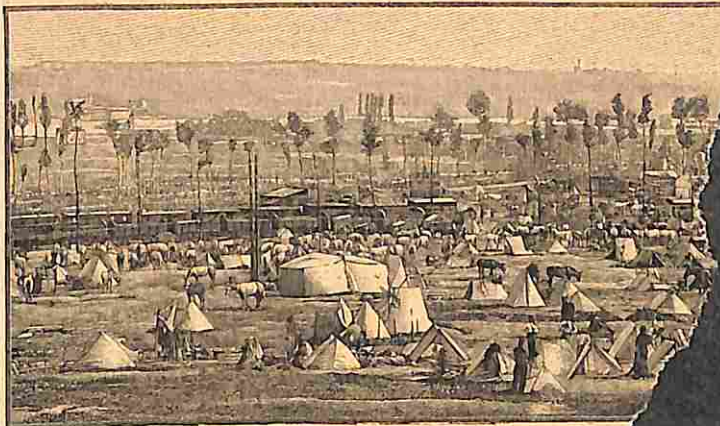
La combinaison stratégique des Allemands réussissait. Mais il est incontestable que la réussite avait été singulièrement facilitée par notre infériorité numérique et par la volonté évidente du *maréchal Bazaine de se maintenir à Metz.*

donna l'ordre de concentrer l'armée du Rhin, dans la nuit du 18 au 19 Août.

**Siège de Metz.** — Le 19 Août, le prince Frédéric-Charles prend le commandement en chef des I<sup>re</sup> et II<sup>es</sup> armées allemandes réunies, et commence l'investissement de l'armée du Rhin et de la place de Metz. Mais cet investissement ne fut établi solidement que dans les premiers jours de Septembre, et, si Bazaine l'eût voulu, ses soldats auraient rompu aisément, en plusieurs endroits, le cercle qui se formait autour d'eux.

Deux tentatives furent faites cependant.

Le 23 Août, Bazaine reçoit une dépêche par



CAMP DE LA CAVALERIE A CHAMBIÈRE-METZ (OCTOBRE 1870)

laquelle Mac-Mahon lui annonce qu'il vient de quitter Reims pour marcher sur Montmédy. C'est l'obligation formelle de sortir pour aller à la rencontre de l'armée de secours.

Bazaine prend lentement ses dispositions, comme à regret. L'armée a l'ordre de se concentrer le 24 sur la rive droite de la Moselle. La traversée du fleuve est lente; les dispositions sont mal prises. Enfin, à trois heures de l'après-midi, les troupes sont rassemblées sur les positions indiquées, attendant l'ordre de marcher, qui ne vient pas.

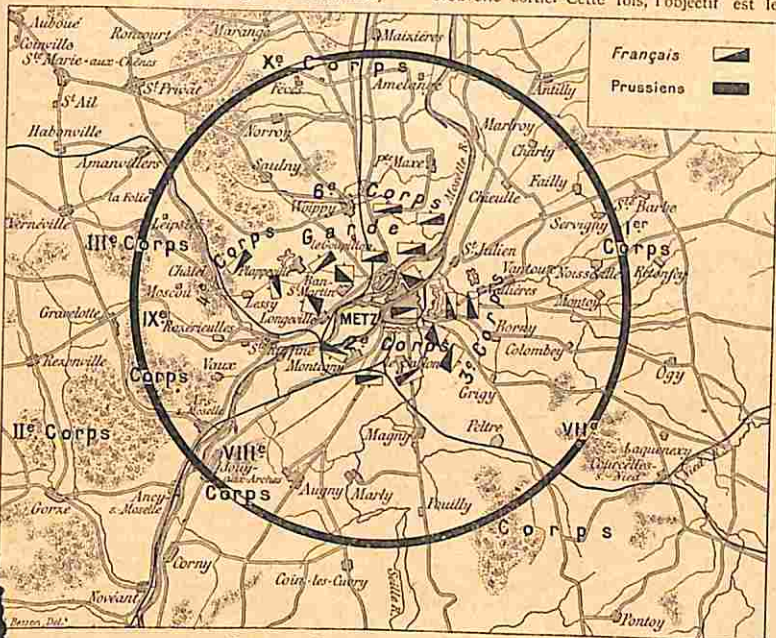
C'est que Bazaine a réuni au château de Grimont les commandants de corps d'armée, pour leur faire entendre les avis du général Coffinières,

mot de la dépêche de Mac-Mahon et de sa marche sur Montmédy; sans cela, ils eussent décidé qu'il fallait, coûte que coûte, marcher à sa rencontre. « Si nous avions su que le maréchal de Mac-Mahon venait, a dit plus tard Canrobert, nous n'aurions pas calculé nos cartouches et nos gargousses. »

Tandis que les généraux délibéraient, un orage violent éclata, et une pluie torrentielle détrempa le terrain. Ce fut le prétexte trouvé pour abandonner le projet, et ordre fut donné de reprendre les bivouacs abandonnés le matin.

Noisseville (31 Août). — Le 29 Août au soir, nouvelle dépêche; elle annonce que Mac-Mahon espère être à Stenay, le 27.

Nouvelle sortie. Cette fois, l'objectif est le



CARTE DU BLOCUS DE METZ (19 AOÛT).

général de Metz, et du général Soleille, commandant de l'artillerie. Le général Soleille affirme que l'armée ne possède de munitions que pour une seule bataille, et que, si elle marche sur Paris, elle s'expose à se trouver désarmée au milieu des armées prussiennes, qui s'acharneront sur elle comme une meute de chiens après un cerf. Le général Coffinières expose que l'armement de l'armée est insuffisant, et que la place ne pourra résister à une attaque régulière que pendant un très petit nombre de jours restreints, si l'armée s'en éloigne.

Les commandants de corps d'armée reconduisent Bazaine dans de pareilles conditions, sans autre possibilité.

Pourquoi Bazaine n'avait-il pas réuni ses commandants d'opérer une sortie, pour leur faire entendre la situation?

Le général Coffinières eut soin de ne pas leur dire un

mot de la dépêche de Mac-Mahon et de sa marche sur Montmédy. Il n'est pas dans la direction de Stenay, mais le maréchal a choisi cet objectif, a-t-il dit pour laisser les Allemands incertains sur le point de savoir s'il se dirigeait vers l'est, dans le but de couper leurs communications, ou s'il marchait au-devant de Mac-Mahon.

La mise en route et le déploiement se font dans d'aussi mauvaises conditions que le 24: les troupes parties dès le matin n'occupent pas leur place de bataille avant quatre heures du soir. Aussi le mouvement est évanoui, et les Allemands se tiennent sur leur garde. A cinq heures, le signal de l'attaque est donné.

Le 3<sup>e</sup> corps s'empare de Montoy et de Noisseville: la prise de Noisseville est due surtout au 95<sup>e</sup> de ligne, que commandait le colonel Davout d'Auerstedt. Le 6<sup>e</sup> corps occupe Vany et Chiculles.

*Servigny* est enlevé à la baïonnette par le 4<sup>e</sup> corps.

Toute la ligne a progressé, et le combat ne s'arrête qu'à la nuit.

Malheureusement, un retour offensif des Allemands nous reprend *Servigny*, à dix heures du soir, à la faveur de l'obscurité.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> Septembre, les Allemands devancent notre offensive au petit jour, et leurs mouvements sont encore masqués par un brouillard épais.

Tous les efforts du général de Manteuffel, qui commande l'attaque, se concentrent sur *Noisseville*. Le 3<sup>e</sup> corps s'y maintient malgré le feu de 114 pièces qui le couvrent d'obus et incendient le village; il ne recule qu'après une lutte acharnée devant des forces trop supérieures.

Dès qu'il vit se commencer le mouvement de retraite du 3<sup>e</sup> corps, le maréchal *Bazaine* donna l'ordre à ses commandants de corps d'armée de reprendre leurs anciens cantonnements.

Il était onze heures et demie et 25 000 hommes à peine avaient été engagés sur les 115 000 hommes que comptait l'armée du Rhin!

Pour cette raison et pour d'autres encore, comme la lenteur avec laquelle se firent les préparatifs de la sortie, le manque de direction dans le combat, l'absence d'une volonté bien arrêtée ont permis au commissaire du Gouvernement près le conseil de guerre qui, plus tard, jugea *Bazaine*, de dire :

« Pas plus que le 26 Août, le maréchal n'eut, le 1<sup>er</sup> Septembre, la pensée bien arrêtée de s'éloigner de Metz pour tendre la main au maréchal de Mac-Mahon. Ce fut donc principalement dans le but de se mettre à l'abri des légitimes reproches encourus par son inaction que le maréchal *Bazaine* livra ce combat inutile et sanglant. »

**Dernières Sorties.** — La bataille de *Noisseville* fut la dernière affaire importante à laquelle devait prendre part l'armée du Rhin; quelques sorties se firent qui avaient seulement pour but de ravitailler les troupes en s'emparant des bestiaux et des fourrages qui se trouvaient encore aux environs de Metz.

Le prince Frédéric-Charles profita de cette inertie pour entourer complètement la place d'une triple ligne de défense et intercepter toute communication. L'armée d'investissement comptait alors 200 000 hommes environ; elle disposait de 650 canons.

Aux angoisses de l'inaction, de l'isolement, vont bientôt s'ajouter les angoisses de la faim; le sel devient rare; la ration de pain est diminuée; le fourrage manque; les chevaux meurent de faim; tous les jours un grand nombre sont envoyés à la boucherie, car la viande de bœuf fait totalement défaut. Aussi la plupart des cavaliers sont démontés et reçoivent un équipement de fantassin.

Au lieu de chercher les moyens de combattre pour relever le moral de ses troupes, *Bazaine* étame, par l'intermédiaire de son aide de camp, le général Boyer, des relations avec le prince Frédéric-Charles; c'est le premier pas vers la négociation. *Bazaine* apprend ainsi la confirmation du désastre de Sedan et d'autres nouvelles; l'empereur Napoléon prisonnier, l'impératrice régente en fuite, ainsi que le prince impérial, la proclamation de la République, l'investissement de Paris,

A cet instant, comme il était sans nouvelles directes de la France, *Bazaine* a pu supposer que la résistance serait de courte durée et que la fin de la guerre était prochaine. Peut-être a-t-il espéré que son titre de chef de la seule armée existante lui créerait une situation exceptionnelle dans le Pays!

Quoi qu'il en soit, il essaya de prolonger la résistance et de gagner ainsi un temps précieux qui lui permettrait d'attendre les événements.

Ordre est donné de chercher à ravitailler hommes et chevaux; et les sorties recommencent, le 22 Septembre sur la ferme de *Lauvallier*, le 27 vers *Crepy*, le 7 Octobre à *Ladonchamps*.

**La Fin du Siège.** — Mais le fatal dénouement approchait quand même.

Le 8 Octobre, le maréchal annonçait par lettre aux généraux commandant les corps d'armée que les ressources étaient épuisées, le sel manquait totalement; il restait du pain pour cinq jours à peine; les hôpitaux contenaient quinze mille malades; tous les chevaux disparaissaient, faute de nourriture. Avant de prendre un parti, *Bazaine* leur demandait de lui faire connaître, par écrit, leur opinion sur la situation.

Devant la triste réalité des choses, la majorité des généraux fut d'avis qu'il fallait au plus vite entrer en arrangement avec l'ennemi, parce que si les conditions proposées étaient humiliantes, il fallait pouvoir tenter un dernier effort.

Le général *Changarnier* fut délégué auprès du prince Frédéric-Charles, pour lui proposer une convention qui stipulait que l'armée se rendrait avec armes et bagages sur un point quelconque de la France ou en Algérie, sous la seule condition de ne plus combattre les forces allemandes. Le Prince répondit par cette déclaration: 1<sup>o</sup> L'armée et la garnison de Metz seront prisonnières de guerre; 2<sup>o</sup> la place sera remise aux mains des Allemands avec tout le matériel, y compris les drapeaux.

Le 26, *Bazaine* réunit de nouveau en conseil de guerre ses généraux, pour leur donner connaissance des dures conditions dictées par le vainqueur. Après une longue et douloureuse discussion, la majorité reconnut la nécessité de se soumettre. *La coupable inertie du commandant en chef leur imposait cette dure obligation.*

**La Capitulation.** — La capitulation de Metz fut signée le 27 Octobre.

Le maréchal *Bazaine* livra à l'ennemi une armée de 173 000 hommes, 1 400 canons, 200 000 fusils, un nombre considérable de projectiles, cartouches, et 53 drapeaux!

*Bazaine n'a pas même évité cette honte de l'armée du Rhin, cette tache à notre honneur de livrer les drapeaux.*

Cette infamie révolta les consciences. Le général *Lapasset* fit brûler les drapeaux de sa brigade plutôt que de les rendre. Le colonel du 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers embrassa son étendard et distribua entre ses soldats cette précieuse relique. D'autres encore refusèrent d'obéir à l'ordre de honteuse de la capitulation.

La conduite de *Bazaine* méritait un jugement qui ne se fit pas longtemps attendre.

Le 10 Décembre 1873, François Bazaine, maréchal de France, reconnu



de guerre, à l'unanimité, coupable d'avoir : 1° capitulé en rase campagne et fait déposer leurs armes aux troupes placées sous ses ordres ; 2° traité verbalement et par écrit avec l'ennemi, avant d'avoir fait tout ce que lui preservaient le devoir et l'hon-

neur ; 3° rendu la place de Metz sans avoir épuisé les moyens de défense dont il disposait, et sans avoir fait tout ce que lui preservaient le devoir et l'honneur, était, à l'unanimité, condamné à la peine de mort et à la dégradation militaire (1).

### ARMÉE DE CHALONS

LE 20 Août 1870, un décret impérial constitue l'Armée de Châlons avec le maréchal de Mac-Mahon pour chef. Cette armée comprend quatre corps : le 1<sup>er</sup> commandé par le général Ducrot, le 5<sup>e</sup> par le général de Failly et le 7<sup>e</sup> par le général Douay, trois corps fort éprouvés en Alsace ; le 12<sup>e</sup> corps, de formation récente, placé sous les ordres du général Lebrun. Deux divisions de cavalerie, commandées l'une par le général de Bonnemain, l'autre par le général Marguerite, en font également partie. L'effectif total se monte à 120 000 hommes avec 500 canons.

La première idée de Napoléon III fut de ramener lui-même cette armée sous les murs de Paris pour lui laisser le temps de compléter son organisation avant de la mettre en contact avec l'ennemi. Mais l'Impératrice régente estima que les esprits étaient surexcités à ce point par nos défaites que si l'Empereur tentait de rentrer à Paris, il n'arriverait pas vivant aux Tuileries. De son côté, le général de Palikao, ministre de la guerre supplia Napoléon III de renoncer à cette idée et insista auprès de lui pour que l'armée de Châlons se portât au secours de l'armée du Rhin.

L'Empereur se rendit à l'opinion de son ministre, mais le maréchal de Mac-Mahon était très hésitant. Certes, il avait le plus grand désir de secourir Bazaine, mais il savait déjà combien était problématique le mouvement de retraite de l'armée du Rhin ; il redoutait, en outre, de laisser libre aux Allemands la route de Paris ; enfin il comprenait que ses soldats, déjà si éprouvés, avaient besoin de repos, et il n'ignorait pas que les jeunes recrues du 7<sup>e</sup> corps n'avaient pas huit jours d'instruction.

Mais tout à coup Mac-Mahon apprend que des reconnaissances ennemies ont poussé jusqu'à une trentaine de kilomètres du camp. Alors, ses hésitations disparaissent, et aussitôt ordre est donné à l'armée de partir le 21 Août.

Ce jour-là, l'armée de Châlons s'établit aux environs de Reims. En y arrivant, le maréchal est avisé que des forces allemandes très supérieures aux siennes par le nombre se trouvent déjà entre Metz et Châlons. Ses hésitations le ressaisissent ; il a le pressentiment d'aller au-devant d'un désastre.

Mieux vaut rebrousse chemin quand il en est temps encore ; aussi le maréchal rend compte à l'Empereur que l'armée va reprendre la route de

Mais le 22 au matin arrive une dépêche de Bazaine annonçant qu'il compte toujours pouvoir tenir sur Montmédy. Cette fois, les scrupules de Mac-Mahon s'évanouissent devant le devoir qui lui commande d'aller au secours d'un camarade et il écrit : « Reçu votre dépêche du 19, suis à Reims, dans la direction de Montmédy. Serai demain sur l'Aisne ou j'irai selon les circonstances pour vous venir en aide. »

Le maréchal allait trouver sur son chemin de nombreux adversaires.

Le 23 Août, au lendemain de Saint-Privat, la première partie de la II<sup>e</sup> armée allemande

avaient été, comme nous l'avons dit, affectées au blocus de Metz ; l'autre partie de la II<sup>e</sup> armée, c'est-à-dire la Garde, les IV<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> corps, avec trois divisions de cavalerie, formèrent l'Armée de la Meuse, sous le commandement du Prince Royal de Saxe.

L'Armée de la Meuse et la III<sup>e</sup> armée reçurent l'ordre de marcher sur Paris. Elles se dirigèrent tout d'abord vers la Marne.

Les Allemands s'avançaient à la découverte, sans renseignements précis sur la composition et l'emplacement de nos troupes, lorsque le 24 août tomba entre leurs mains un journal français qui commettait l'imprudence d'annoncer la présence de l'armée du maréchal de Mac-Mahon à Reims. Nos ennemis furent encore mieux renseignés le lendemain, car M. de Moltke reçut de Londres un télégramme qui citait un article paru dans un autre journal français, lequel disait : « Mac-Mahon s'est décidé à courir à l'aide de Bazaine ; il marche sur Montmédy. »

Muni de ces renseignements, l'État-Major allemand ordonna immédiatement à l'armée de la Meuse et à la III<sup>e</sup> armée d'abandonner les directions primitives et de se rabattre vers le nord pour tomber sur le flanc droit de l'armée française (2).

**Marche de l'Armée de Châlons.** — L'Armée de Châlons avance lentement. Sa marche est ralentie par un temps épouvantable et par la nécessité de se ravitailler au loin, l'intendance n'ayant pas été prévenue, dans les hésitations du début, de la route qui suivrait l'armée. La cavalerie éclaire mal les flancs, de sorte que l'on se trouve à la merci de toutes les reconnaissances ennemies qui jettent l'alarme dans la colonne et lui font perdre ainsi un temps précieux.

Le 27 Août, le maréchal de Mac-Mahon venait d'atteindre l'Argonne, lorsqu'il apprend que la III<sup>e</sup> armée, commandée par le Prince Royal, abandonne sa marche sur Paris et se dirige vers le Nord. Le maréchal en est très ému, et il télégraphie au ministre de la guerre : « Depuis le 19, je n'ai aucune nouvelle de Bazaine. Si je me porte à sa rencontre je serai attaqué de front par une partie des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> armées qui sont à Metz, et qui à la faveur des bois peuvent dérober une force supérieure à la mienne et en même temps attaquer par l'armée du Prince Royal de Prusse me coupant toute ligne de retraite. Je me rapproche demain de Mézières, d'où je continuerai ma retraite vers l'ouest, selon les événements. »

Le 28, à deux heures du matin, commence le mouvement de retraite vers l'ouest. A sept heures, nouveau contre-ordre ; on reprend la marche vers l'est. Napoléon III venait de recevoir une dépêche du ministre de la guerre qui commençait par ces

(1) Sa peine ayant été commuée, Bazaine fut interné dans l'île Sainte-Marguerite. Il parvint à s'évader et se réfugia en Espagne, où il mourut peu de temps après.

(2) Des journaux français venaient de rendre à nos ennemis un très grand service. Il faut espérer que le souvenir d'une faute aussi grave fera désormais qu'en pareille circonstance la discrétion la plus rigoureuse sera observée.

G<sup>al</sup> DE FAILLY.

mots : « Si vous abandonnez Bazaine, la révolution est dans Paris », et il demandait au maréchal de revenir sur sa décision.

Le maréchal de MacMahon avait cédé à ces raisons politiques, malheureusement, et il abandonnait ainsi le seul moyen qui restait de sauver son armée du désastre où la fatalité la précipitait.

Enfin, dans la journée du 28, le maréchal recevait lui-même une dépêche du ministre de la guerre ainsi conçue : « Au nom du conseil des ministres et du conseil privé, je vous demande de porter secours à Bazaine en profitant des trente heures d'avance que vous avez sur le Prince Royal de Prusse. »

Le sort en est jeté : l'armée reprend sa marche vers l'Est ; mais quoi qu'elle fasse, elle ne regagnera jamais le temps perdu par les hésitations, les à-coups, les ordres et les contre-ordres !

Failly, n'était arrivé à Beaumont, comme le lui avait prescrit le maréchal, qu'à une heure du matin dans un état de fatigue indescriptible. Depuis trois jours, il marchait et combattait, et depuis trois jours on ne lui avait distribué ni pain, ni viande. Les tentes furent dressées à la hâte et dans le plus grand désordre à l'entrée du village. Épuisés, les hommes se couchèrent, et l'abattement général était tel qu'on ne pensa pas à prendre des mesures de sécurité.

Le 30 au matin, on se préoccupe surtout de ravitailler la troupe. Les hommes font la soupe, étendent leurs effets au soleil, nettoient leurs fusils ; la plupart des chevaux d'artillerie sont à l'abreuvoir, les pièces dételées, quand un coup de canon retentit qui jette l'alarme dans le camp.

C'est le canon de l'avant-garde allemande ; l'armée de la Meuse est derrière elle. Prévenue à Nouart par sa cavalerie, de l'installation du 7<sup>e</sup> corps si propice à un coup de main, elle s'est mise en route en toute hâte et elle surprend nos troupes qui étaient mal gardées, comme il arrivait trop souvent !



CHAMP DE BATAILLE DE BEAUMONT (30 AOÛT) : NEUF HEURES DU MATIN.

Les troupes françaises surprises, massées au fond d'un « entonnoir », sont canonnées à l'improviste par l'artillerie allemande.

Le 1<sup>er</sup> corps arrive à sept heures du matin à Remilly, où il lui faut attendre la construction d'une passerelle pour traverser la Meuse. Le temps est superbe ; dans tous les alentours du pays, sous le soleil resplendissant, règne un calme profond, comme si jamais des bruits de guerre n'étaient parvenus aux oreilles de ses habitants. Sur le versant des collines, les troupeaux paissent comme à l'habitude. Ce spectacle dissipe la tristesse et l'abattement de nos soldats ; un voile d'oubli couvre pendant quelques instants les tristesses de la veille, l'entrain renaît, et sur le bord du fleuve où se terminera tout à l'heure le drame sanglant de Beaumont, un bal est organisé pour les jeunes filles et les jeunes femmes qui sont venues en grand nombre voir passer les soldats !

**Bataille de Beaumont (30 Août).** — Le 1<sup>er</sup> corps atteindra Mouzon dans la soirée, ainsi que le 12<sup>e</sup> corps ; le 5<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> seront arrêtés à chaque pas par la cavalerie allemande dont la hardiesse fait deviner l'approche d'une colonne ennemie importante. C'est qu'en effet le prince royal arrive à marches forcées : la III<sup>e</sup> armée est aux alentours de Grand-Pré, à une journée de l'armée de la Meuse qui a déjà gagné Nouart et Buzancy.

Le 7<sup>e</sup> corps, commandé par le général de

Les 11<sup>e</sup>, 46<sup>e</sup>, 50<sup>e</sup> et 68<sup>e</sup> régiments sont des premiers rassemblés et engagé le feu. Efforts vains ; tout de suite leurs pertes sont effroyables. De tous côtés sur les crêtes environnantes apparaissent les Allemands qui fusillent et mitraillent nos soldats accumulés dans une espèce d'entonnoir. Le 68<sup>e</sup> de ligne perd 30 officiers et 800 hommes.

On bat en retraite dans le plus grand désordre. Cependant l'infanterie se ressaisit ; elle prend position et recommence la lutte successivement à la ferme de la Harnotorie, à Saint-Hélène, à la lisière du bois de Givodeau.

L'ennemi continue toujours sa poursuite à Villenotry, le 5<sup>e</sup> régiment de cuirassiers doit aller pour dégager l'infanterie.

Enfin le 7<sup>e</sup> corps atteint Mouzon ; le de la Meuse sont passés dans une confusion primable, sous une pluie d'obus. Heureusement le 5<sup>e</sup> corps bivouaqué non loin de là est ; quelques bataillons installés dans le faubourg sur la rive droite du fleuve arrêtent par la poursuite des Allemands. À sept heures le combat finissait.

De notre côté 20 000 hommes avaient été gagnés et nous comptons 1 800 tués ou

## BRÈVE HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870

3 000 disparus; 42 canons étaient aux mains de l'ennemi.

Les Allemands avaient mis en ligne 80 000 hommes; 2 700 des leurs étaient hors de combat.

Le prince royal de Saxe était maître de la rive gauche de la Meuse et ses avant-postes s'étendaient jusqu'au faubourg de Mouzon.

**Emplacement des Armées le 31 Août.**

Il est difficile d'établir quels étaient les véritables desseins du maréchal de Mac-Mahon au lendemain de Beaumont. Tout porte à croire qu'il abandonnait la marche au-devant de Bazailles et que son plan était de reporter l'armée de Châlons vers l'intérieur. Ce qui semble certain, c'est qu'il voulait tout d'abord concentrer ses troupes à Sedan pour leur donner du repos et les ravitailler.

Le 31 Août au soir, les emplacements de l'Armée de Châlons sont les suivants :

Le 12<sup>e</sup> corps est à Bazailles (général Lebrun); le 1<sup>er</sup> corps face à l'est entre Givonne et Daigny; le 7<sup>e</sup> au nord de Sedan, sa droite au calvaire d'Illly, sa gauche à Floing; le 5<sup>e</sup>, en réserve aux Vieux Camps, à la porte de Sedan; le 5<sup>e</sup> corps est commandé par le général de Wimpfen, arrivé le matin même, qui remplace le général de Failly, en disgrâce.

L'armée occupe un cirque de hauteurs boisées dont le point le plus étroit est le calvaire d'Illly.

Dans la journée du 31, les armées allemandes resserrent le plus étroitement possible l'armée française entre la Meuse et la frontière belge; le soir la III<sup>e</sup> armée est maîtresse des ponts de Donchery; elle est prête à passer le fleuve pour tomber sur le flanc de l'armée de Mac-Mahon au cas où elle se retournerait sur Mézières. En même temps, elle garde en position au sud de Sedan un corps d'armée qui attaquera la ville. L'armée du prince de Saxe s'échelonne à l'est, face aux hauteurs de Givonne.

En sorte que le 1<sup>er</sup> Septembre au matin, l'armée française va se trouver bloquée de tous les côtés, au sud, à l'est et à l'ouest par les Allemands, et au nord par la frontière de Belgique.

**Sedan (1<sup>er</sup> Septembre).** — A quatre heures du matin, le 1<sup>er</sup> corps bavarois, qui la veille avait occupé le pont de Bazailles, espère surprendre les défenseurs du village, à l'abri d'un éprouillard, mais il avait compté sans l'infanterie marine, qui veillait.

Les rues du village sont barricadées, les maisons sont organisées pour la défense, les murs crénelés.

De tous côtés sifflent les balles.

Les Bavarois font le siège des maisons une à une. Dans la grand-rue ils sont fusillés par des tirailleurs installés dans une villa organisée pour la défense par le *villa Beurmann*.

Plus loin, à l'extrémité de Bazailles, dans une maison isolée, quelques hommes résistent à un régiment tout entier, encouragés par le commandant Lambert, les capitaines Ortus et Dubert de l'infanterie de marine; ils tirent bon jusqu'à la dernière cartouche. Cet épisode admirable a été représenté par un peintre français, De Neuville, et popularisé.

Le combat s'élargit; l'artillerie allemande appuie la marche de son infanterie, et 60 pièces tirent sur Bazailles. Notre artillerie, celle du 12<sup>e</sup> corps, riposte aussitôt; mais ses obus n'atteignent pas les pièces ennemies qui sont, *cette fois encore, hors de portée pour elle!*

Alors tout le 12<sup>e</sup> corps entre en lutte. Le maréchal de Mac-Mahon accourt au bruit de la canonnade et se dirige vers la Moncelle quand il est blessé à la hanche d'un éclat d'obus et contraint de quitter le champ de bataille.

Il remet le commandement entre les mains du général Ducrot. Ce général, convaincu que le succès par la lutte est impossible, que le seul moyen de sauver l'armée est de refuser le combat, ordonne de battre immédiatement en retraite sous la protection du 1<sup>er</sup> corps d'armée, qui seul tiendra tête à l'attaque, tout en se repliant sur la position dominante du calvaire d'Illly.

Le mouvement de retraite était commencé, lorsque, vers neuf heures, le général de Wimpfen, qui avait en poche un ordre du ministre de la guerre lui confiant le commandement en chef au cas où le maréchal serait blessé, fit valoir ses droits et prit la direction du combat. Arrivé seulement depuis la veille d'Algérie et nouveau venu à l'armée de Châlons, le général connaissait mal sa situation matérielle et morale. En voyant le général Lebrun tenir ferme à Bazailles devant l'attaque des Bavarois, il s'illusionna sur l'issue de la lutte et crut à une victoire possible. Il ordonna que le 12<sup>e</sup> corps serait secouru, et poussa en avant; alors, partant de Bazailles, on reprendrait la marche vers l'est.

C'était le mouvement diamétralement opposé à celui que le général Ducrot avait ordonné deux heures avant. Ainsi, depuis le matin, l'armée avait eu trois chefs différents dont les vues différentes, presque contradictoires, occasionnaient des marches et des contre-marches préjudiciables aux résultats du combat.

En conséquence de l'ordre de retraite sur Mézières donné primitivement par le général Ducrot, le 12<sup>e</sup> corps avait dégarni le front de Bazailles.

L'ennemi en profite et reprend l'offensive. Des renforts arrivent, et nos soldats épuisés ne peuvent résister à une pareille masse.

La fureur des Bavarois est extrême, car 2 500 des leurs ont été tués ou blessés. Ils se ruent dans Bazailles, incendiant les maisons, fusillant hommes,



DÉFENSE DE BAZEILLES. LA VILLA BEURMANN.

femmes et enfants, et commettant des actes de cruauté inoubliables sous le prétexte que les habitants avaient pris part au combat. « Trois cent soixante-trois maisons, a écrit le maire de Bazeilles, ont été incendiées à la main avec du pétrole et des bougies. »

Le combat qui avait débuté à Bazeilles s'était vite propagé, et presque en même temps tous nos corps d'armée étaient entrés en action.

Tandis que le 12<sup>e</sup> corps tient tête aux Bavarois, l'enveloppement de toute l'armée française se consomme, à l'ouest par les troupes de la III<sup>e</sup> armée qui ont passé la Meuse à Donchery, avant le jour, pour nous intercepter la route de Mézières, à l'est par l'armée de la Meuse qui rejoindra à Illy la III<sup>e</sup> armée.

Avant d'atteindre leur but, les deux armées allemandes de la Meuse auront à lutter avec la nôtre.

À l'est, le 1<sup>er</sup> corps français s'oppose à la marche de l'Armée de la Meuse, mais il est fortement éprouvé par le feu de quatorze batteries de la Garde qui se sont installées en avant du bois de *Villers-Cernay*; notre infanterie décimée est

Exposés toute la journée au feu écrasant de l'adversaire, les escadrons étaient demeurés impassibles sous la mitraille; quand un vide se faisait, on serrait les rangs, sans qu'aucun signe d'émotion ou de découragement se montrât parmi les cavaliers. Au contraire, certains plaisantaient : « Hé, là-bas ! ne tirez donc pas ici, il y a du monde, » s'écrie le chasseur Guérin du 4<sup>e</sup> régiment.

Déjà ils ont chargé pour arrêter les troupes du XI<sup>e</sup> corps allemand qui s'engageaient sur la route d'Illy à Floing et la mort en a fauché plus d'un, mais malgré tout l'occasion de se dévouer à nouveau est attendue avec impatience par tous.

Au moment où il s'apprête à exécuter l'ordre qui vient de lui être donné, le général Marguerite reçoit une blessure mortelle : une balle lui traverse les deux joues et lui coupe la langue. Le général ne peut plus parler, mais il montre du doigt la direction de la charge. Aux cris de « Vive le général ! » ses cavaliers exaspérés s'élancent vers Floing. D'un bond, ils atteignent et traversent les premières lignes ennemies, mais ils sont arrêtés par les soutiens, massés qui les fusillent à bout por-



SEDAN : CHARGE DE LA DIVISION MARGUERITE : CINQ HEURES DU SOIR.

obligée d'abandonner la vallée de la *Givonne* et de se retirer jusqu'à la lisière du bois de la *Garrenne* pour y chercher un abri.

À l'ouest, le 7<sup>e</sup> corps doit se replier jusqu'à Illy devant le déploiement des forces considérables d'une partie de la III<sup>e</sup> armée qui débouchent de *Saint-Menges*, venant de *Donchery*, par une longue marche enveloppante; au sud, le II<sup>e</sup> corps bavarois déploie son artillerie sur les hauteurs situées entre *Frenois* et *Wadelincourt*, et ouvre le feu sur nos troupes et sur Sedan.

De tous les côtés, les obus de la puissante artillerie des Allemands convergent sur l'armée de Châlons et produisent dans ses rangs d'effroyables ravages. Nos pièces sont démontées, écrasées par le feu incessant de plus de cinq cents canons ennemis. Sous une pluie pareille de projectiles, la position est intenable. Nos soldats éperdus, affolés, lâchent pied et se précipitent vers Sedan, tandis que les Allemands s'élancent à leur poursuite.

C'est alors que le général Ducrot, pour tenter une fois encore d'arrêter ce flot montant d'ennemis demande au général Marguerite de charger avec sa division.

La division de cavalerie commandée par le général Marguerite se composait des 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, du 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs de France et du 1<sup>er</sup> régiment de hussards.

tant. Les premiers escadrons culbutent; d'autres s'engouffrent à leur tour dans les rangs des Allemands, les traversent en tous sens et s'acharnent à la lutte jusqu'à ce qu'ils soient jetés à terre, hors de combat.

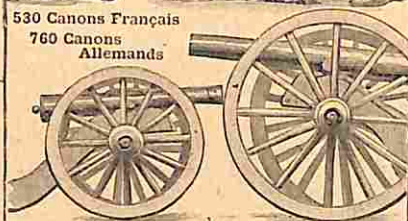
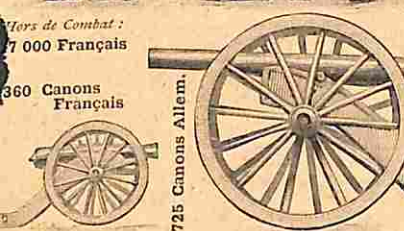
D'autres escadrons les suivent, sautent par-dessus les morts et par-dessus tous les obstacles, courbés en avant, les bras tendus, s'ouvrant le passage à coups de sabre. La trouée faite, les survivants viennent se grouper autour du général Galliffet, qui remplace le général Marguerite.

« Encore un effort ! » s'écrie le général Ducrot. « Tant que vous voudrez, mon général, répond le général de Galliffet; tant qu'il en restera un. » Et une dernière fois, au milieu de la fumée qui les aveugle, sous une pluie de balles et de obus, ils foncent sur les tirailleurs ennemis. Efforts vains ! La muraille de baïonnettes, encore un peu ébréchée, se redresse toujours, et nos cavaliers sont définitivement dispersés par un feu meurtrier.

En les voyant, du bois de la *Marfée*, le roi de Prusse tint pendant le combat, le roi de Prusse lui-même rendit hommage à la vaillance de nos cavaliers à leur dévouement poussé jusqu'au sacrifice. « Les braves gens », s'écria-t-il.

Cet hommage rendu par le souverain à notre cavalerie trouve son écho dans

DE WISSEMBOURG A SEDAN  
(Fig. 1275 à 1289).



Statistiques comparées des Forces engagées

212 Canons All.

Les petites figures couchées aux pieds des combattants indiquent les pertes respectives.

tion de la guerre 1870, par le grand état-major allemand. « Bien que le succès n'ait pas répondu aux efforts de ces braves escadrons, dit-elle, bien que leur héroïque tentative ait été impuissante à conjurer la catastrophe à laquelle l'armée française était irrésistiblement vouée, celle-ci n'en est pas moins en droit de jeter un regard de légitime orgueil vers les champs de Floing et de Cazal sur lesquels, dans cette mémorable journée de Sedan, sa cavalerie succomba glorieusement sous les coups d'un adversaire victorieux. »

La division Marguerite avait 72 officiers et 930 hommes hors de combat.

Mais, hélas ! malgré ses sacrifices, la marche de l'ennemi n'est point arrêtée. Sous une pareille avalanche d'hommes, d'obus et de balles, les 1<sup>er</sup> et 7<sup>e</sup> corps doivent définitivement céder le terrain et abandonner la position dominante du calvaire d'Illy, la clef du champ de bataille.

30 000 hommes viennent s'entasser sous les murs de Sedan, au milieu de voitures renversées, de canons et de caissons, de chevaux affolés, dans une cohue inexprimable où les obus faisaient des

troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

« Je suis, de Votre Majesté, le bon frère.  
« Napoléon ».

Le roi répondit :

« Monsieur mon frère,

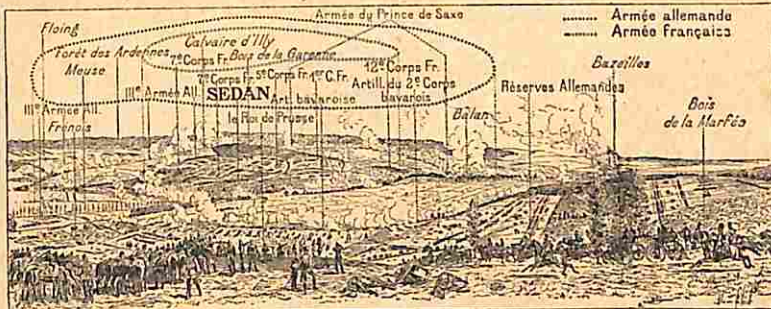
« En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté et je la prie de vouloir bien nommer un de vos officiers muni de vos pleins pouvoirs pour traiter de la capitulation de l'armée qui s'est si bravement battue sous vos ordres. De mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à cet effet.

« Je suis, de Votre Majesté, le bon frère.  
« Guillaume ».

Napoléon III désigna le général de Wimpfen qui se rendit au quartier général allemand.

Les vainqueurs imposèrent de dures conditions qu'il fallut subir sous peine de voir l'armée anéantie par tous les canons allemands braqués sur Sedan, et prêts à partir au premier signal.

La capitulation fut signée le 2 Septembre à



CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN : QUATRE HEURES DU SOIR (1<sup>er</sup> SEPTEMBRE).  
L'Armée allemande, deux fois plus nombreuse, enferme l'Armée française dans un cercle de fer.

trous sanglants, foule hurlante de douleur et d'angoisse, cible humaine exposée au feu de toute l'artillerie allemande.

Napoléon III, après avoir parcouru le champ de bataille jusqu'à onze heures, était rentré à Sedan, à la sous-préfecture. Jugant qu'il était inhumain de laisser prolonger ce massacre, l'Empereur fait hisser un drapeau blanc au-dessus de l'une des portes de la ville pour signifier qu'il désirait entrer en pourparler avec l'ennemi et voir la lutte cesser.

Mais le général de Wimpfen refuse de se rendre et veut tenter un suprême effort. Avec une poignée de 4 à 5 000 hommes, il s'élança du côté de Bazailles. Sous la violence du choc, les Bavaurois plient et abandonnent Balan ; mais le succès est de courte durée. L'artillerie ennemie tire avec fureur de tous les cotéaux environnants et brise l'élan de nos soldats.

Il était cinq heures environ. Le général de Wimpfen, reconnaissant que la lutte est désormais inutile, se rend auprès de Napoléon III, pour conférer sur la situation.

Tout espoir de salut était évanoui.

Alors l'empereur chargea un de ses officiers d'ordonnance de porter au roi de Prusse la lettre suivante :

« Monsieur mon frère,

« N'ayant pu mourir au milieu de mes

onze heures du matin au château de Bellevue. L'armée était prisonnière de guerre.

Nos pertes étaient cruelles : 3 000 tués, 14 000 blessés, 21 000 hommes faits prisonniers pendant la bataille, 83 000 par la capitulation. Nous laissons aux mains de l'ennemi 3 drapeaux, 450 pièces de campagne, 60 000 fusils.

Les Allemands comptaient 2 300 morts, 6 000 blessés, 800 disparus. Les effectifs engagés avaient été les suivants : 124 000 Français avec 360 pièces ; 240 000 Allemands avec 725 pièces.

Nos soldats prisonniers devaient être emmenés en Allemagne ; en attendant leur départ, on les rassembla dans la presqu'île d'Iges qui forme une boucle de la Meuse à 4 kilomètres de Sedan. Par un oubli impardonnable ou une imprévoyance coupable, on ne leur donna rien pour se coucher, pas même de la paille. Les prisonniers étaient parqués dans la boue, sans aliments, sans bois ; beaucoup de ces malheureux se jetèrent sur les chevaux errants pour les tuer et les dévorer, tandis que d'autres démolissaient les maisons pour en brûler les charpentes et s'emparer du chaume des toitures. C'est le sixième jour seulement que des vivres furent distribués.

Ce jour-là, nos soldats commençaient à quitter par détachements la presqu'île d'Iges qu'ils avaient surnommée le Camp de la Misère.

CAPITAINE L.

# MEMENTO DE LA GUERRE DE 1870-1871

L'Almanach du Drapeau de l'an prochain contiendra la DEUXIÈME PHASE de la guerre de 1870. Mais, dès aujourd'hui, pour que nos lecteurs aient sous les yeux un tableau d'ensemble de toute la guerre, nous résumons ci-dessous, brièvement, les principaux faits, avec leurs dates.

## Origines et Causes de la Guerre.

**Juillet 1870.** — Le prince LOUIS DE HOHENZOLLERN accepte la candidature au trône d'Espagne avec l'appui du roi de Prusse. — Au nom de son Gouvernement, l'ambassadeur de France proteste auprès du roi et obtient le retrait de cette candidature. — Le Gouvernement français ne se déclare pas satisfait et demande au roi de Prusse de lui donner l'assurance qu'il n'autori-

serait plus la candidature du prince DE HOHENZOLLERN si elle venait à se reproduire. — Refus du roi signifié par la dépêche d'Ems (13 Juillet). — En tronquant cette dépêche, BISMARCK rend la guerre inévitable. — Déclaration de guerre (15 Juillet). — Situation respective des armées adverses. — Mobilisation française et mobilisation allemande.

## Première Phase de la Guerre.

### Les Armées Impériales.

*Armée du Rhin, Napoléon III et son chef.*

**Opérations en Alsace.** — M<sup>l</sup> DE MAC-MAHON. — Wissembourg (4 Août). — Froeschwiller (6 Août). — Retraite sur Châlons. — Les Allemands sont maîtres de l'Alsace. — Bombardement de Strasbourg.

**Opérations en Lorraine.** — M<sup>l</sup> BAZAINE. — Spickeren (6 Août). — Chute du ministre OLLIVIER. — Ministère PALIKAO. — Levée de nouveaux contingents. — NAPOLÉON III remet le commandement en chef de l'armée du Rhin au M<sup>l</sup> BAZAINE en lui enjoignant de se replier sur Châlons. — Lenteurs dans la mise en route. — Les Allemands retardent la marche des troupes françaises en les attaquant à Borny (14 Août)

et cherchent à leur couper la route par les combats de Rezonville (14 Août) et de Saint-Privat (18 Août). — BAZAINE se laisse enfermer dans le camp retranché de Metz. — Sorties des 23 et 31 Août. — Par la capitulation de Metz (27 Octobre), BAZAINE livre aux Allemands l'armée du Rhin : 173 000 hommes, 1 400 canons et 53 drapeaux.

**Armée de Châlons.** — M<sup>l</sup> DE MAC-MAHON. — Marche hésitante de l'armée. — Surprise de Beaumont (30 Août). — Bataille de Sedan. (1<sup>er</sup> Septembre). — Trois chefs dans la même journée. — Ordres et contre-ordres. Le désastre. NAPOLÉON III rend son épée au roi de Prusse. — L'armée de Châlons est perdue : 300 000 tués, 14 000 blessés, 100 000 prisonniers.

## Deuxième Phase de la Guerre.

**Les Armées de la Défense Nationale.** — Nos malheurs précipitent la chute de l'empire. — Evénement de la Chambre des Députés. — Proclamation de la République (4 Septembre). — Le Gouvernement de la Défense nationale. — GAMBETTA, membre du Gouvernement, quitte en ballon Paris assiégé par les Allemands pour aller organiser la défense en province et proclamer la nécessité de la résistance à outrance, malgré l'anéantissement de nos ressources militaires.

### 1<sup>re</sup> ARMÉES DE LA LOIRE

A peine formé, le 15<sup>e</sup> corps d'armée (G<sup>l</sup> DE LA MOTTE-ROUGE) est attaqué à Arthenay (10 Octobre) par le 1<sup>er</sup> corps bavarois. (G<sup>l</sup> VON DER TANN); il est obligé d'évacuer Orléans (11 Octobre). — Défense héroïque de Châteaudun (18 Octobre).

**Première armée de la Loire.** — Nommé au commandement de cette armée, le G<sup>l</sup> D'AURELLE DE PALADINE, par une discipline sévère et une instruction bien faite, met ses troupes, réunies au camp de Sablais, en état de marcher à l'ennemi. La victoire de Coulmiers et la reprise d'Orléans (8 Novembre) en sont les heureuses conséquences. — Plus nombreux et mieux agueris, les Allemands sont vainqueurs à Beaugency-la-Rolande (24 Octobre), à Villepion (1<sup>er</sup> Décembre), à Loigny (2 Décembre) et reprennent Orléans (4 Décembre).

**Deuxième armée de la Loire.** — Grâce à l'activité infatigable, à l'énergie et au coup d'œil de son chef, le G<sup>l</sup> CHANZY, la deuxième armée fait bonne figure sur les champs de bataille de Beaugency, de Tavers et d'Origny (8, 9, 10 Décembre). — Flanqué sans le nombre, elle se retire sur le Mans, où elle se bat désespérément le 10 et le 11 Janvier 1871. L'armistice met fin aux opérations (28 Janvier).

### 2<sup>e</sup> OPÉRATIONS DANS LE NORD

LES Allemands envahissent la région du Nord. — Capitulation de Laon (9 Septembre 1870). — Le gardien de la poudrière se fait sauter avec son bâtiment. — Capitulation de Soissons.

Organisation de la défense dans le Nord par le G<sup>l</sup> FARRE. — Défense de Saint-Quentin par ses habitants (8 Octobre) qui ne peuvent cependant pas empêcher l'occupation allemande (21 Octobre). — Administration allemande dans les départements envahis.

Le G<sup>l</sup> BOURBAKI est nommé au commandement de l'armée du Nord; il hésite devant le peu d'instruction de ses troupes à marcher à l'ennemi. — Le Gouvernement le remplace par le G<sup>l</sup> FAIDHERBE.

Avec audace, le G<sup>l</sup> FAIDHERBE attire à lui les troupes du G<sup>l</sup> MANTEUFFEL qui menacent le Havre et livre les combats de Pont-Noyelles (23 Décembre), Achiet-le-Grand (2 Janvier), couronnés par la victoire de Bapaume (3 Janvier). Il tente une diversion sur Saint-Quentin pour tendre la main à l'armée de Paris, mais il échoue (19 Janvier). Ecrasée par des forces supérieures, l'armée du Nord se retire sur Cambrai.

### 3<sup>e</sup> OPÉRATIONS DANS L'EST

LE G<sup>l</sup> CAMBRIELLS et GARIBALDI s'opposent à la marche du G<sup>l</sup> DE WERDER. — Occupation de Dijon par les Allemands (30 Octobre). — Après l'heureuse surprise de Châtillon, GARIBALDI tente sans succès de reprendre Dijon. — Combat de Nuits (18 Décembre).

**Armée de l'Est.** — Sur la proposition de GAMBETTA, une armée est rassemblée dans la vallée de la Saône; elle a pour objectif Reims et pour mission d'enlever aux Allemands la voie ferrée de Strasbourg à Paris nécessaire à leur ravitaillement; son chef est le G<sup>l</sup> BOURBAKI. — Le G<sup>l</sup> BOURBAKI est arrêté dans sa marche par le G<sup>l</sup> DE WERDER; il repousse victorieusement son attaque à Villersexel (9 Janvier 1871) et il lutte encore avec acharnement sur la Lisaine les 15, 16 et 17 Janvier. — L'armée harassée, démoralisée, se replie sur Beaupré. — Désespoir et tentative de suicide de BOURBAKI; il est remplacé par le G<sup>l</sup> CLINCHAMP. — Retraite sur Pontarlier. — Poursuivi par le G<sup>l</sup> MANTEUFFEL, l'armée de l'Est se réfugie en Suisse pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi (31 Janvier).

### 4<sup>e</sup> SIÈGE DE PARIS

LA situation de Paris au mois de Décembre 1870. — L'investissement. — Le G<sup>l</sup> TROCHU est Gouverneur de Paris. — Entrevue de JULES FAVRE avec BISMARCK à Ferrières, pour traiter de la paix (18 Septembre). — Les exigences du vainqueur sont inacceptables. — Premier contact à Châtillon (19 Sept.). — On tente sans succès par le combat de Villejuif (22 Septembre) de reprendre le terrain perdu le jour de Châtillon. — La vie à Paris pendant le siège. — Les ballons; les pigeons voyageurs. — Sortie vers Bagneux (12 Octobre). — Combat de la Malmaison (21 Octobre). — Le G<sup>l</sup> DE BELLEMAIRE occupe le 28 Octobre le Bourg qu'il est contraint d'abandonner le 31. — Evénement de l'Hôtel de Ville (31 Octobre). — Intervention de M. THIERS auprès des principales cours étrangères. — Nouveaux pourparlers en vue de la paix. — Le G<sup>l</sup> DUCROT tente une sortie et franchit la Marne. — Combats de Villetaneuse (29 Novembre), Estiers (30 Novembre); Champigny (2 Décembre). — Le commencement du bombardement (27 Décembre) — Combat de Buzenval (19 Janvier).

Le manque de vivres met fin à la résistance de Paris. — L'armistice (29 Janvier). — Une assemblée nationale réunie à Bordeaux vote, le 1<sup>er</sup> Mars 1871, la paix qui fut définitivement conclue à Francfort le 10 Mai suivant. Par le traité de Francfort, l'Allemagne obtient une indemnité de cinq milliards, l'Alsace, moins Belfort, et une grande partie de la Lorraine. La France perd un territoire riche et fertile, long de 200 kilomètres, où s'élevaient deux grandes villes fortifiées, Metz et Strasbourg.

# QUELQUES DONNÉES DE SCIENCES SPÉCIALES

## POUR ÊTRE MAÎTRE DU TERRAIN

### ABC DE TOPOGRAPHIE

**A** l'explorateur qui traverse un continent, aussi bien qu'au touriste en excursion, au général qui décide un plan de bataille, aussi bien qu'au simple cavalier envoyé en reconnaissance, la Topographie est nécessaire.

Elle enseigne la connaissance du terrain, la lecture des cartes, la possibilité de se diriger, de s'orienter rapidement en pays inconnu. C'est la science entre toutes indispensable au soldat.

**Q**u'est-ce que la Topographie? — La Topographie est, à proprement dire, l'art de représenter, au moyen du dessin, une portion de la surface du sol.

On peut, grâce à elle, se servir d'une carte que l'on compare au terrain, en constatant que tel accident du pays que l'on a devant soi est figuré sur le papier par tel signe conventionnel, et par-

la ville pour gagner la vallée, et se rend au premier pont qu'il trouve sur la rivière.

L'Échelle. — Sur la carte d'état-major, 1 milli-

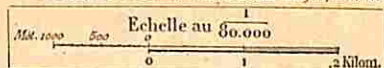
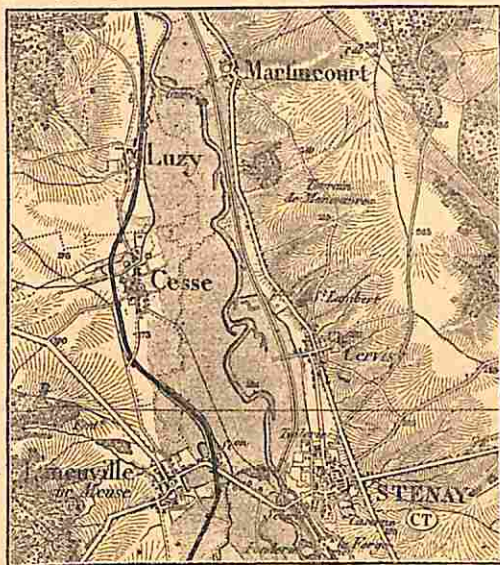


Fig. 1. — Échelle au  $\frac{1}{80.000}$ .

mètre représente 80 mètres, et 1 centimètre 800 mètres; avec un double décimètre, le sous-officier pourrait facilement mesurer les distances qu'il a à parcourir, mais il est un moyen encore plus simple de faire cette opération sans calcul : une pièce de 5 cent. (25 m/m) représentant 500 mètres, il n'aura qu'à promener cette pièce sur la carte autant de fois qu'elle peut être contenue entre les deux points dont il cherche la distance, pour être renseigné. S'il préfère se servir de l'échelle, il a préalablement reporté sur une petite bande de carton l'échelle au  $\frac{1}{80.000}$  figurée au bas de la carte d'état-major. En la portant successivement sur la carte, il vérifie la distance qui le sépare des divers points du terrain qu'il veut explorer (fig. 1).



ENVIRONS DE STENAY (MEUSE). Extrait de la carte d'État-Major.

venir à dessiner un croquis topographique de la région que l'on a parcourue.

La Topographie ne s'apprend bien qu'en rase campagne, la carte à la main, le terrain sous les yeux. Prenons un exemple.

Un sous-officier de dragons, à Stenay, sur la Meuse, doit reconnaître les environs dans la direction du Nord.

**Orientation.** — Le Nord est toujours dans le haut de la carte; par suite le Sud est en bas, l'Est à droite, l'Ouest à gauche.

Sur le fragment de carte ci-contre, la direction du Nord, au sortir de Stenay, indique sensiblement la vallée de la Meuse.

Le sous-officier traverse donc la partie sud de

**Les Ponts.** — En avant de lui, une portion de route en ligne droite d'environ 500 mètres, est coupée par

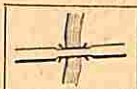


Fig. 2. — Pont sur un cours d'eau.

la route et par des petits traits renforcés figurant les parapets du pont (fig. 2).

**Un Moulin.** — Au sud de la route, à 500 mètres environ, est un moulin; le sous-officier remarque qu'à cette distance, sur la carte, on a figuré une petite roue dentée, signe conventionnel des moulins à eau (fig. 3).



Fig. 3. — Moulin à eau.

**Les Canaux.** — Au nord de la route et s'étendant à perte de vue dans la vallée, court un canal latéral à la Meuse. Il est représenté sur la carte par un gros trait noir, entre deux traits parallèles plus fins (fig. 4).



Fig. 4. — Un Canal.